

Traduire l'hétérolinguisme : traduction postcoloniale du roman *Butter Honey Pig Bread* de  
Francesca Ekwuyasi

Kim Lan Dô-Chastenay

Mémoire  
présenté  
au  
Département d'Études françaises

comme exigence partielle au grade  
de maîtrise ès Arts (Traductologie)  
Université Concordia  
Montréal, Québec, Canada

Janvier 2024

© Kim Lan Dô-Chastenay, 2024

**UNIVERSITÉ CONCORDIA**

**École des études supérieures**

Nous certifions par les présentes que le mémoire

rédigé par Kim Lan Dô-Chastenay

intitulé Traduire l'hétérolinguisme : traduction postcoloniale du roman *Butter Honey Pig Bread* de Francesca Ekwuyasi

et déposé à titre d'exigence partielle en vue de l'obtention du grade de

Maîtrise ès Arts (Traductologie)

est conforme aux règlements de l'Université et satisfait aux normes établies pour ce qui est de l'originalité et de la qualité.

Signé par les membres du Comité de soutenance

\_\_\_\_\_ Présidente

*Danielle Marcoux, Ph. D.*

\_\_\_\_\_ Examineur

*René Lemieux, Ph. D.*

\_\_\_\_\_ Examineurice

*Arianne Des Rochers, Ph. D.*

\_\_\_\_\_ Directeur

*Paul F. Bandia, Ph. D.*

Approuvé par : \_\_\_\_\_

*Benoît Léger, Ph. D.*

avril 2023 \_\_\_\_\_

*Pascale Sicotte, Ph. D.*

## RÉSUMÉ

Traduire l'hétérolinguisme : traduction postcoloniale du roman *Butter Honey Pig Bread* de Francesca Ekwuyasi

Kim Lan Dô-Chastenay

Ce mémoire est une traduction commentée, de l'anglais vers le français, de six chapitres du roman *Butter Honey Pig Bread* écrit par Francesca Ekwuyasi et publié en 2020 chez Arsenal Pulp Press. Le texte de départ, en anglais, est hétérolingue, c'est-à-dire qu'en plus de l'anglais, le pidgin nigérian, le français et l'igbo sont présents, surtout dans les dialogues. C'est donc l'hétérolinguisme qui constitue la principale difficulté du texte et qui fait l'objet d'un commentaire poussé. Une stratégie de traduction différente est élaborée et expliquée pour quatre types d'hétérolinguisme relevés dans le texte : les realia, les interjections, les phrases complètes en pidgin et le français. Une des particularités du texte de départ est que presque aucune traduction ou explication n'est fournie pour les mots et phrases dans une langue autre que l'anglais. Le contexte permet de comprendre en général de quoi on parle, mais il reste un flou pour le lectorat qui ne parle pas le pidgin, l'igbo ou le français. En traduction, le même parti pris a été choisi, ce qui revient à ne pas traduire ou expliquer les phrases en pidgin et en igbo et à présenter ces phrases « étrangères » au lectorat francophone de la même façon qu'elles ont été présentées au lectorat anglophone. Cette stratégie de traduction a été conçue dans une optique postcoloniale où on cherche à investir une langue dominante d'éléments de la culture minoritaire, en l'occurrence nigériane, sans pour autant la servir sur un plateau d'argent, l'effacer ou l'exotiser.

## Table des matières

Introduction .....	1
Le roman, l'autrice et la langue .....	4
L'hétérolinguisme en littérature africaine postcoloniale.....	8
Les quatre formes d'hétérolinguisme étudiées dans le texte.....	11
Stratégie globale de traduction .....	13
Stratégie de traduction pour les quatre formes d'hétérolinguisme relevées.....	23
1. Traduction des realia .....	23
2. Traductions des interjections.....	27
3. Traduction du français.....	32
4. Traduction des phrases complètes en pidgin et en igbo .....	34
Traduction.....	39
1. Kambirinachi (p. 11-15).....	39
2. Kehinde (p. 24-28) .....	44
3. Taiye (p. 52-66).....	50
4. Kehinde (p. 86-93) .....	67
5. Kambirinachi (p. 169-178).....	76
6. Kehinde (p. 186-194) .....	87
Conclusion.....	98
Bibliographie.....	100

La traduction, comme gamme où exercer l'écoute,  
et ce travail d'ajustement à l'infime des nuances.  
La traduction, comme argile où façonner  
ma propre langue intérieure.

Mireille Gansel, *Traduire comme transhumer*

## **Introduction**

Dans le domaine de la traductologie, l'hétérolinguisme en contexte postcolonial est un sujet d'étude relativement récent que plusieurs ont résolument évité. En effet, l'hétérolinguisme, c'est-à-dire la présence de plus d'une langue dans un même texte (Grutman, 1997), a longtemps été perçu comme une anomalie en traduction, puisqu'on définit généralement cette activité comme étant la transposition d'un message d'une seule langue source à une seule langue d'arrivée. Pourtant, comme nous le rappelle Chiara Denti (2017), « les textes plurilingues ont toujours existé, presque en tout temps et un peu partout », même si, dans les dernières décennies, le phénomène a principalement été associé aux littératures postcoloniales. En traduction, l'hétérolinguisme est toujours considéré comme un problème : « (...) l'hétérolinguisme complexifie grandement la traduction en ce qu'il élève au carré l'altérité du texte de départ. L'étrangeté de la langue de départ se trouve accrue par la présence d'autres langues qui lui sont étrangères. » (Denti, 2017). Dans la littérature, l'hétérolinguisme a longtemps été considéré comme une singularité dépourvue de valeur esthétique (Denti, 2017). Les éditeurs et traducteurs littéraires ont, encore aujourd'hui, principalement recours à deux solutions pour traduire l'hétérolinguisme : l'effacement, (ramener tout le texte à une seule langue d'arrivée), et le paratexte, (expliquer les éléments « étrangers » dans des notes ou un glossaire). Ce sont des solutions qui ont souvent pour conséquence d'effriter la richesse du texte de départ et, dans un contexte postcolonial, d'effacer les voix subalternes et de perpétuer le colonialisme culturel. Nous aimerions proposer ici une autre solution de traduction qui

repose sur les études récentes en traduction postcoloniale de textes hétérolingues et qui se fonde aussi sur les choix de l'auteur du texte de départ quant à l'intégration de l'hétérolinguisme dans son roman. C'est une solution qu'on verrait peu dans la littérature publiée, quoique certaines maisons d'édition commencent à réfléchir à ces questions et à s'ouvrir à des solutions moins effaçantes ou surexplicatives.

La complexité liée à la traduction d'un texte comportant plus d'un code linguistique s'en trouve augmentée dès lors qu'il existe une relation de pouvoir postcoloniale entre lesdits codes. En effet, depuis les mouvements décoloniaux qui se sont amorcés dans les années 1960 en Afrique et dans les Caraïbes, et qu'on observe sous une autre forme plus récemment chez les peuples autochtones d'Amérique du Nord, le monde a été témoin de la résurgence des littératures africaines qui connaissent aujourd'hui une troisième génération d'écrivains et d'écrivaines dont l'essor, loin de s'essouffler, semble plutôt s'accélérer. Il n'est pas rare désormais que les écrivains et écrivaines d'Afrique, des Caraïbes et des Premiers Peuples confrontent le lectorat occidental à leur langue d'origine dans une œuvre dont la langue principale est l'anglais ou le français. On pense à des écrivains comme Patrick Chamoiseau (Martinique), Ahmadou Kourouma (Côte d'Ivoire) ou Joshua Whitehead (membre oji-cri/nehiyaw de la Première Nation de Peguis). On trouve également des cas extrêmes d'hétérolinguisme dans le roman *Sozaboy* (1985) du Nigérian Ken Saro-Wiwa, écrit en « rotten English », un mélange de pidgin nigérian, et d'anglais cassé, parsemé d'anglais correct, idiomatique (Saro-Wiwa, 1994), et dans *The Brief Wondrous Life of Oscar Wao* (2007), écrit par Junot Diaz entièrement en spanglish (dans les dialogues comme dans la narration à la première personne).

Le cas qui nous intéresse ici est le roman *Butter Honey Pig Bread* (2020) de l'écrivaine canado-nigériane Francesca Ekwuyasi. Sans être un cas extrême d'hétérolinguisme, le roman intègre tout de même beaucoup d'éléments d'autres codes linguistiques, et ce, de différentes manières. Principalement écrit en anglais, le roman fait place à des mots, syntagmes et phrases en

pidgin nigérian et en igbo, surtout dans les dialogues, mais pas seulement. La manière dont le pidgin est inséré dans le texte en révèle beaucoup sur le rapport non hiérarchique que l'auteur souhaite produire entre les langues. Le français fait aussi son apparition à quelques occasions. Dans le présent mémoire, nous proposons une traduction vers le français de six chapitres de *Butter Honey Pig Bread* sélectionnés pour leur haut degré d'hétérolinguisme, accompagnée d'un commentaire critique sur la traduction à la lumière du contexte sociohistorique et des rapports de pouvoir, qui ont guidé notre démarche traductionnelle. Le mémoire se décline en quatre chapitres : le premier se concentre sur le roman, l'auteur et la langue; le deuxième, sur l'hétérolinguisme en littérature africaine postcoloniale; et le troisième, sur les quatre types d'hétérolinguisme dans le roman et les stratégies adoptées pour les traduire. Ensuite suivent la traduction et la conclusion.

## **Le roman, l'autrice et la langue**

Francesca Ekwuyasi est née à Lagos, au Nigéria. Après son secondaire, elle part faire ses études de baccalauréat à New York en science politique, langue française et études féministes. Puis, elle s'installe à Halifax, où elle vit encore aujourd'hui, pour ses études de maîtrise en développement international. Elle a écrit une dizaine de nouvelles littéraires qui ont été publiées notamment dans *Brittle Paper*, *Winter Tangerine Review* et *GUTS Magazine*. Son roman *Butter Honey Pig Bread* a été publié en 2020 chez Arsenal Pulp Press. En entrevue pour la revue *Xtra* (2021), Ekwuyasi a révélé qu'elle avait commencé à écrire ce roman en 2013 parce qu'en tant que femme noire queer, elle voulait raconter une histoire qu'elle aurait aimé lire. Sa pratique artistique s'étend également à l'art visuel et au cinéma.

*Butter Honey Pig Bread* est un roman sur les relations interpersonnelles qui raconte l'histoire de trois femmes nigérianes, soit une mère (Kambirinachi) et ses jumelles (Taiye et Kehinde), dans une trame narrative non linéaire où les points de vue s'entremêlent. Chaque chapitre est raconté de la perspective d'une des trois femmes, à la troisième personne pour Kambirinachi et Taiye, et à la première personne pour Kehinde. L'histoire commence au Nigéria avec Kambirinachi, une enfant Ogbanje, un esprit malveillant qui, croyait-on, prenait plaisir à tourmenter sa mère en naissant mort-née à répétition avant de finalement rester dans le monde des vivants. Plus tard, elle rencontre Banji, l'amour de sa vie, se marie et donne naissance à des jumelles magnifiques, Taiye et Kehinde. Au départ inséparables, les jumelles s'éloigneront après un événement traumatique qui survient dans les semaines suivant la mort de leur père Banji. Vers 17 ans, elles partent étudier à l'étranger, l'une au Canada, l'autre au Royaume-Uni. Dix ans plus tard, Taiye revient au Nigéria s'occuper de leur mère qui n'a plus toute sa tête, et Kehinde décide aussi d'y retourner avec son mari canado-marocain, Farouq. Ce retour aux sources après plus de dix ans de silence sera l'occasion de faire la paix avec le passé. Ainsi, les chapitres alternent entre les personnages et les différents fils narratifs, le principal étant celui du retour au Nigéria. Des retours en arrière retracent

la vie des jumelles à l'étranger, entre Montréal, Halifax et Londres, où elles se découvrent et ont leurs premières expériences amoureuses. Les chapitres consacrés à Kambirinachi relatent différents moments forts de sa vie : son enfance difficile avec sa mère qui lui en voulait de lui avoir fait subir de multiples fausses couches, ses années d'université, sa rencontre avec Banji, et son mariage. Au Royaume-Uni, Taiye écrit des lettres à Kehinde, qu'elle n'envoie jamais. À Montréal, Kehinde se fait un premier petit ami québécois : quelques mots en français se glissent dans leurs dialogues. De son côté, Taiye se rend à Montpellier pour suivre un cours de cuisine catalane donné en français, qui se fraie là aussi un chemin dans les dialogues. Dans les chapitres qui se déroulent au Nigéria, le pidgin est toujours présent d'une manière ou d'une autre. Il y a aussi de l'igbo au début du roman, puisque c'est la langue du père de Kambirinachi. L'hybridité du texte est donc multifacette et sans équivoque, sans pour autant être exempte d'équivoque! Particulièrement difficile a été la traduction des phrases qui oscillent entre l'anglais et le pidgin. Assurer la cohérence du texte à travers les différentes stratégies de traduction utilisées pour chacune des instances d'hétérolinguisme a constitué une autre difficulté.

Ekwuyasi écrit dans un style luxuriant qui fait appel aux cinq sens. En effet, elle porte une attention particulière aux odeurs, aux goûts (la cuisine est très présente dans le roman), au toucher (notamment dans quelques scènes de sexe entre femmes), et propose également des descriptions visuelles et auditives étoffées. Les émotions occupent aussi une place prépondérante dans le texte : la honte, la colère, le deuil, la solitude et la jalousie, mais aussi l'amour, l'amitié, la sororité et le désir. Cet extrait mettant en scène Ikenna, la mère de Kambirinachi, en est un bon exemple :

Since the news of her husband's death, Ikenna could not stand to look at her daughter. She could not bear to hear or smell her, or even know that she was around. The three emotions that dominated her until the day of the funeral, when she decided that her youngest sister must take Kambirinachi away, were grief, rage, and profound fear. (Ekwuyasi, p.76)

Depuis Chinua Achebe et Wole Soyinka, écrivains nigériens de grand talent, la scène littéraire nigérienne est en pleine ébullition et a donné naissance à une relève tout aussi impressionnante comptant des écrivaines comme Chimamanda Ngozi Adichie, Ayòbámi Adébáyo et Chinelo Okparanta. C'est dans cette relève de troisième génération que s'inscrit Francesca Ekwuyasi en écrivant depuis Halifax. Selon le chercheur en littérature postcoloniale Cédric Courtois, cette troisième génération, qui écrit depuis les années 2000, n'hésite pas à aborder des sujets plus contemporains comme l'homosexualité, tout en revisitant fréquemment des thématiques plus anciennes comme la violence et la guerre, faisant ainsi place à la dynamique postcoloniale. Il avance également que la jeunesse de la population nigérienne se traduit par une forte présence de jeunes personnages dans les romans nigériens, ce qui laisse place au roman d'apprentissage. Courtois évoque également l'existence d'un *Bildungsroman* diasporique d'auteurs et d'autrices d'origine nigérienne mais vivant depuis longtemps en Occident, comme Diana Evans, Helen Oyeyemi et Francesca Ekwuyasi. Les romans de ces autrices se caractérisent par la figure du double et de l'hybridité, « au cœur du processus de construction des protagonistes de ces romans » (p. 220). La figure du double est effectivement présente à plusieurs niveaux dans *Butter Honey Pig Bread*. La plus évidente est celle qu'incarnent les jumelles Kehinde et Taiye. Mais il y a aussi la maladie mentale de la mère des jumelles, Kambirinachi, maladie qui n'est jamais nommée, et qui prend la forme d'autres êtres qui semblent vouloir la dissocier du monde réel. Taiye également, dans un moment de grande solitude à l'étranger, verra apparaître une conscience double, ce que Courtois décrit très bien : « Au lieu d'être assimilées dans la société, ces protagonistes diasporiques se retrouvent finalement dans un espace liminal » (p. 220). L'hybridité, quant à elle, se manifeste par l'entre-deux dans lequel évoluent les deux jumelles sitôt qu'elles partent étudier à l'étranger; leur désir de trouver leur place et leur identité entre le Nigéria et l'Occident est tangible.

Le roman s'inscrit clairement dans cette contemporanéité du roman de la diaspora africaine décrite par Courtois de par ses thèmes, mais aussi de par sa langue hétérolingue qui met de l'avant le parler des jeunes.

## L'hétérolinguisme en littérature africaine postcoloniale

Depuis le mouvement des décolonisations, plusieurs domaines de recherche se sont penchés sur les relations de pouvoir entre le Nord et le Sud global, et la traductologie n'est pas en reste. De l'ouvrage *The Translator's Invisibility* (1995) de Lawrence Venuti à *Politics of Translation* (1993) de Gayatri Spivak, les recherches sur le sujet se sont multipliées; le premier argumentant en faveur d'une visibilité marquée de l'Autre et du traducteur dans la traduction, la deuxième avançant la crainte que toutes les voies subalternes finissent par se ressembler. Les écueils, en traduction postcoloniale, sont certainement nombreux et les intellectuels ne s'entendent d'ailleurs pas tous non plus. D'ailleurs, si l'écrivain kényan Ngugi wa Thiong'o a fait ses adieux à la langue anglaise pour ne plus écrire qu'en kikuyu et en kiswahili (*Decolonising the Mind*, 1986), ce n'est guère le cas de tous ses compatriotes continentaux. Mais l'enjeu principal reste le même : comment, en traduction, traiter les relations de pouvoir inégales entre les langues, la matière première avec laquelle travaillent les traducteurs? La théoricienne en science politique Dalie Giroux apporte un élément de réponse dans son essai *Parler en Amérique*, où elle explique la pensée d'Homi Bhabha :

Il propose à l'observateur de la culture des outils qui rendent visibles, dans la langue même, l'expérience de la colonisation, cette vie symbolique de la matière vivante colonisée. Bhabha ouvre de la sorte les entrailles de la littérature des migrants, des exilés, des dépossédés, des racisés, des minorités internes pour y détecter les mécanismes d'intensification propres à leur expérience du monde. (...) Ces signes seraient pour lui une forme plus éthique de la vérité de la culture : ils nous donnent à voir le processus de formation de la culture homogène des États coloniaux comme une matrice vivante où la vérité chemine de manière hésitante, incomplète, violente et contradictoire. » (p. 18)

Giroux apporte également les notions d'hybridité, de bricolage et de rapport de négociation plutôt que de négation pour former « des objets culturels nouveaux, littéraires et politiques. Ces

objets sont de l'ordre de l'événement et de l'énonciation, de l'ordre du paradoxe et de l'ambivalence. Ce sont des objets qui s'activent par la critique, par la traduction, par la mise en scène dans le travail de l'interprète de la culture. » (p. 19)

Ainsi, selon Bhabha et Giroux, une approche postcoloniale tenterait de déranger l'homogénéité coloniale par l'hybridité et le bricolage en tissant un rapport de négociation avec le texte à traduire. C'est justement ce que l'autrice fait dans son texte en insérant d'autres langues vernaculaires dans son texte sans plus d'explication : elle dérange la langue coloniale et l'insémine d'autres langues subalternes de manière à renverser le rapport hiérarchique de domination. Il devient donc important dans une optique de traduction postcoloniale de reproduire la manière dont l'autrice a reterritorialisé le pidgin et l'igbo dans l'anglais.

L'hétérolinguisme littéraire a été défini par Grutman comme étant la « présence *dans un texte* d'idiomes étrangers, sous quelque forme que ce soit, aussi bien que de variétés (sociales, régionales ou chronologiques) de la langue principale » (Grutman, 1997, p. 37). Il se manifeste d'ailleurs de plusieurs manières différentes dans les textes africains ainsi que dans le roman qui nous occupe. Bien que l'hétérolinguisme ne constitue pas un facteur nouveau dans les textes littéraires, la traductologie a longtemps délaissé ou problématisé ce phénomène. En effet, en Occident, la traduction s'est surtout définie par le passage d'un texte d'une (seule) langue à une autre. Comment alors gérer la présence de plus d'une langue dans un texte de départ? Les recherches plus récentes, comme celles menées par Myriam Suchet (notamment dans *l'Imaginaire hétérolingue*, 2014) et Chiara Denti (2017), tentent plutôt d'y voir une possibilité et non seulement un problème. En effet, dans ses recherches, Suchet met de l'avant une conception des langues comme étant hétérolingues en soi, s'étant toutes développées en s'influençant les unes les autres, et non en vase clôt comme on les conçoit habituellement en traduction. En effet, toutes les langues se sont formées à partir d'autres langues plus anciennes et ont évolué en empruntant à d'autres. Denti résume bien cette nouvelle conception de la traduction :

(...) l'hétérolinguisme ouvre la possibilité de penser la traduction en dehors du modèle monolingue, mais il invite également à la considérer comme un acte créatif et innovant, (...) comme moteur de créativité susceptible d'ouvrir les portes à l'imaginaire du traducteur. La traduction devient un espace de créativité : ce n'est qu'en mettant en œuvre un processus de création linguistique, une traduction-création, que le texte traduit parvient à véhiculer l'univers langagier du texte de départ. » (Denti, 2017)

C'est justement la visée de la présente traduction : proposer des solutions créatives et innovantes qui ouvriront les possibilités de la traduction postcoloniale.

## Les quatre formes d'hétérolinguisme étudiées dans le texte

L'hétérolinguisme prend plusieurs formes différentes dans *Butter Honey Pig Bread*. D'abord, les *realia*, soit des mots ou expressions propres à une culture, abondent dans la narration pour décrire la nourriture (ex : « egusi soup », « amala » et « guguru ») et sont insérés sans italique, guillemets ou autre mise en relief. Il arrive qu'un terme culinaire soit traduit dans le texte, comme dans cet exemple : « She threw it out and made a tomato stew with azu eke, smoked mackerel » (p. 17). Mais dans la plupart des cas, si le lecteur anglophone sait qu'il est question de nourriture grâce au contexte, il ne peut pas vraiment savoir de quel ingrédient précis il s'agit à moins de se référer à Internet, comme dans cet exemple : « There's efo in the freezer. I'll cook it without meat » (p. 39). Il y a aussi d'autres *realia* en rapport avec des concepts plus abstraits de la culture nigériane, comme « Babalawo », « oyimbo » ou « Ogbanje ». Aucune forme de traduction ou de balisage n'est fournie pour ces termes.

Ensuite, on trouve des interjections dans les dialogues, comme « o » ou « ehen », qui donnent le ton aux dialogues, comme dans l'exemple suivant : « Ah ahn, tortoise, nothing o! » (p. 50). Finalement, on trouve des mots et des phrases en pidgin qui se comprennent à demi en contexte, et dont le sens est souvent expliqué juste après, mais pas systématiquement. L'autrice laisse certainement planer une incertitude quant au sens de certains mots ou expressions, et ce, de façon volontaire. On le constate dans l'extrait suivant : « Sister Bisi said to Aunty Funke, her voice soft but possessing unmistakable undercurrents of rage, "If I see am near this compound again, I go call police. E go better if you sef comot" » (p. 71), dont la dernière phrase signifie « Les choses vont s'améliorer

même si tu meurs ». On ne trouve jamais ce niveau d'hybridité dans la narration; elle est réservée aux dialogues entre personnages nigériens.

Le français fait aussi son apparition, et ce, de la même manière que le pidgin, c'est-à-dire sans balisage ni explication, comme dans cet extrait où Taiye suit un cours de cuisine catalane en France : « “Ici, nous ne mangeons pas toujours du beurre comme les stéréotypes français. Dans la cuisine Catalane [sic] nous utilisons l'huile d'olive,” Guifré announced at the beginning of a lesson on sauces and condiments » (p. 98). Encore une fois, le sens de la phrase, somme toute assez longue, n'est expliqué d'aucune façon au lectorat anglophone.

## Stratégie globale de traduction

Notre objectif traductionnel est de proposer, pour la traduction de l'hétérolinguisme, des solutions créatives et innovantes inspirées des études postcoloniales sur la langue et la littérature, qui mettent l'accent sur la déconstruction de la langue coloniale et sur la légitimation des formes linguistiques autochtones. Ainsi, grâce à des stratégies de traduction qui prennent en compte les dynamiques de pouvoir et les dynamiques langagières dans le contexte de l'Afrique postcoloniale et qui, par conséquent, investissent des formes subalternes qu'on trouve en Afrique de l'Ouest, on ne s'aliène pas le public nigérian francophone qu'on s'imagine comme lectorat cible. Il s'agit donc d'imaginer la possibilité de ce lectorat et de traduire pour lui. C'est un objectif qui s'inspire de l'article d'Hélène Buzelin sur sa traduction de *The Lonely Londoners* du trinitadien Samuel Selvon dans lequel elle avance l'idée de produire un texte qui tient compte d'un lectorat imaginaire créolophone de langue française, ce qui équivaldrait, dans le cas présent, à considérer comme lectorat potentiel de ma traduction les Nigériens parlant le français, et les francophones de la région qui comprennent le pidgin, le yorouba et l'igbo. Je souhaite que le texte leur apparaisse familier, comme écrit pour eux, puisqu'en soi, il s'agit d'un des lectorats visés par l'autrice.

Ma démarche s'inscrit dans une forme de résistance à la traduction qui refuse d'assimiler la langue minoritaire à la langue dominante (Bandia, 149) et qui, par le fait même, réaffirme le pluralisme des cultures. C'est également le parti pris qu'a adopté l'autrice en traduisant très peu le pidgin et les autres langues dans son texte. Au fond, c'est le texte de départ qui éclaire ma décision d'opter pour une non-traduction des éléments

plurilingues du roman et leur intégration dans la traduction française d'une manière qui se rapproche le plus possible de leur intégration dans le texte anglais.

Plusieurs autres approches traductionnelles auraient certes pu être utilisées pour traduire *Butter Honey Pig Bread*. Nous concevons cette traduction commentée comme l'occasion d'expérimenter avec une approche qui rencontrerait de la résistance dans le monde littéraire si elle devait être publiée ainsi. En effet, laisser le lecteur cible se débrouiller avec les passages en langue autre que le français est loin d'être une stratégie préconisée, voire même envisagée chez les éditeurs et traducteurs littéraires. Il n'est toutefois pas question de laisser le lectorat dans le noir. En règle générale, les œuvres hétérolingues traduites se voient ajouter un glossaire et des notes explicatives. Dans le cas précis d'une œuvre mélangeant une ancienne langue coloniale comme l'anglais et une langue de contact africaine, plusieurs auraient opté, en traduction vers le français, pour un déplacement géographique permettant d'avoir recours au français et à un créole à base française d'un autre pays africain. Ou alors, un créole à base française aurait été créé de toute pièce pour le roman en s'inspirant des autres créoles parlés sur le continent. C'est l'approche utilisée notamment par les traducteurs de *Sozaboy*, Samuel Millogo et Amadou Bissiri. Il faut dire que le cas de *Sozaboy* est assez extrême : l'hétérolinguisme n'est pas principalement confiné aux dialogues comme dans *Butter Honey Pig Bread*, mais englobe toute la narration, qui est à la première personne. Rajoutons que la langue de *Sozaboy* a été inventée de toutes pièces, personne ne parlant ainsi au Nigéria ou ailleurs. Néanmoins, cette traduction où un français cassé a été inventé a essuyé quelques critiques, comme beaucoup d'œuvres similaires traduites de cette façon, et ce, pour une raison assez majeure : en Afrique, un créole à base lexicale française ne bénéficie pas du même statut linguistique

qu'un pidgin à base lexicale anglaise. Le chercheur Paul F. Bandia explique très bien cette différence dans son ouvrage *Translation as Reparation* (2008). En effet, la colonisation de l'Afrique s'est faite de manière différente par les Anglais et les Français, notamment du point de vue des politiques linguistiques. Comme l'explique Bandia, les colonisateurs français avaient comme objectif l'assimilation des peuples colonisés et imposaient le français au moyen de politiques linguistiques coloniales (19). On décourageait l'usage des langues vernaculaires au profit du français de la métropole; un usage imparfait du français était réprouvé et justifiait toutes sortes d'injustices et de discrimination. Cette politique installait aussi une hiérarchie entre les personnes éduquées provenant d'une classe sociale élevée qui apprenaient le « bon » français et celles qui parlaient un français approximatif que les colons appelaient « français cassé » ou « français petit-nègre ». Cette variété de français était donc lourdement stigmatisée, car elle témoignait d'un faible niveau d'éducation et d'une appartenance à une classe sociale pauvre, et cette stigmatisation se perpétue encore aujourd'hui.

Du côté des colonisateurs anglais, on a plutôt laissé les gens utiliser leur langue maternelle et même encouragé l'activité littéraire en langue vernaculaire ou hybride (Bandia, 17). La priorité des missionnaires était la conversion, peu importe la langue, ce qui les a amenés à traduire la Bible en plusieurs langues vernaculaires. Les autorités coloniales voulaient par-dessus tout protéger leurs intérêts économiques, et pouvoir communiquer clairement avec les peuples africains était prioritaire. Ainsi, en raison des politiques linguistiques différentes, la variété hybride de français parlée en Afrique n'est pas un équivalent au pidgin, comme l'explique Bandia :

First, unlike pidgin English, this variety has currency mainly within the illiterate population, even though students, the young, have at times created hybrid varieties for use in popular culture. Secondly, the grammar and structure of such hybrid French is highly idiolectal, idiosyncratic and generally unstable, since it is quite likely that the hybrid language will vary from one city to another, or from one linguistic community to another. Thirdly, the use of hybrid French is much more restricted than pidgin English. (Bandia, 133).

Donc, bien que substituer un pidgin par un créole soit une approche assez répandue en traduction littéraire puisqu'elle permet de conserver l'hybridité d'un texte, le parallélisme n'est jamais parfait. Le rapport entre un français hybride et le français de la métropole n'est pas le même que celui du pidgin avec l'anglais de la métropole; le pidgin est aujourd'hui la lingua franca d'une vaste région de l'Afrique de l'ouest. Il faut à cela ajouter une autre critique : substituer un créole par un autre peut donner l'impression que tout créole est similaire et interchangeable, ce qui n'est bien entendu pas le cas. Chaque créole, chaque langue vernaculaire d'Afrique, tout comme les langues occidentales, a sa propre histoire, sa propre complexité, et il ne viendrait à l'idée de personne de substituer de l'italien pour de l'allemand.

Néanmoins, ces approches comportent leur propre lot d'avantages. En ayant recours à un créole à base lexicale française, on arrive à l'intégrer beaucoup plus organiquement au reste du texte en français, l'un découlant de l'autre. Il est aussi plus aisé de faire comprendre les passages en créole au lectorat francophone, les deux langues étant souvent très proches. Le rapport entre langue coloniale et langue colonisée peut également être

préservé dans certains cas, même s'il ne se déploie pas toujours de la même façon. Cependant, une des grandes lacunes de cette stratégie est justement le rapport très différent qu'entretiennent le créole et le français, rapport diglossique qui perpétue le colonialisme, la hiérarchie linguistique et les préjugés linguistiques qu'un lectorat francophone pourrait avoir envers les personnages utilisant le créole. Dans le roman, l'autrice cherche plutôt à déconstruire cette hiérarchie et ces préjugés, et ne fait pas de distinction formelle entre les deux sur la page, ne balise pas le pidgin, quoique que réserver le pidgin aux dialogues est une forme de balisage en soi.

En outre, comme mentionné précédemment, le pidgin n'est pas la seule « autre langue » à être mise de l'avant dans le roman : le français y fait aussi son apparition dans deux contextes. D'abord, lorsque Taiye suit un cours de cuisine en France et, ensuite, lorsqu'elle passe la soirée avec une Française dont l'anglais est hésitant et parsemé de français : « "I think he like [sic] you," Elodie said. She let her eyes linger on Taiye's lips. I mean, no surprise. T'es tellement belle. » Puis, une page plus loin : « Because you are like, eh, timide, but not so shy. You don't say too much, but in bed just now— ». (p.105) Les autres recours au français ont lieu avec Kehinde, qui part habiter à Montréal pour ses études et qui rencontre plusieurs francophones, dont son mari Farouq.

*Butter Honey Pig Bread* contient des phrases en pidgin, en igbo ou en français qui restent incompréhensibles aux non-initiés. On note une des seules occurrences de traduction intratextuelle à la page 191, lorsque Kehinde se fait interprète culturelle pour son mari à une fête de fiançailles :

“This kind world where we dey,” he continues, with hand gestures I identify as femme after I notice the black matte varnish on his nails, “these men dey use their girlfriend pant dey do juju, dem dey try teef person destiny.”

The group carries on laughing on in riotous laughter, and I attempt to translate for Farouq between bouts of my own laughing.

“He’s saying he has this friend, and he keeps trying to warn her to stop wearing underwear when she goes home with the men she’s fucking with because some men do juju with women’s undies.”

“Juju?” asks Farouq.

“Black magic,” I explain, “to bring them good fortune – no, more like to steal the women’s good fortune for their own.”

Dans ce passage, des jeunes prennent plaisir à écouter un des leurs raconter des anecdotes comiques en pidgin. Farouq, le mari marocain de Kehinde, est l'étranger qui n'arrive pas à suivre la conversation, qui ne sait pas pourquoi tout le monde rit, tout comme le lecteur non nigérian. Kehinde ressent donc le besoin de rectifier son explication du concept de « juju », impossible à traduire en un seul mot, ce qui souligne la complexité des concepts culturels nigériens et par le fait même, leur intraduisibilité.

En traduisant aussi peu le pidgin dans son roman, Ekwuyasi refuse ainsi de servir sa culture sur un plateau d'argent aux Occidentaux (Bandia, 153). Elle invite plutôt son lectorat non nigérian à faire, s'il le souhaite, les recherches nécessaires pour trouver la signification exacte des passages en pidgin et donc à s'informer par lui-même sur la culture nigériane. Par ses choix linguistiques, Ekwuyasi interpelle donc à la fois le lectorat non

nigérian et le lectorat nigérian, comme l'explique Bandia dans *Translation as Reparation* (2008) :

African European-language writers are increasingly aware of the status of West African pidgin English as a lingua franca, which they are increasingly incorporating in fiction, sometimes without the need to consciously 'translate' pidgin passages into Standard English for the benefit of their international readership. They employ various devices and writing techniques to facilitate comprehension, while maintaining the aesthetic appeal of pidgin segments in the novel. Reading these novels becomes a process of translating for people who do not understand Pidgin, but also a foreignizing experience which takes the reader into the realm of life as it is lived, at least linguistically, in the postcolony. (2008, 136)

Notons que le choix de l'auteurice de ne pas ajouter de marquage typographique aux extraits en d'autres langues a aussi été fait consciemment, tout comme le choix de ne pas traduire. Chiara Denti a bien expliqué l'effet du marquage typographique (comme l'italique) dans ce contexte : il tient à distance les occurrences, les mets en scène en tant qu'étrangères et souligne leur altérité. Baliser le texte hétérolingue dans la traduction alors qu'il ne l'était pas dans le texte de départ est une erreur dans une approche postcoloniale, puisque cela équivaut à le traiter comme un corps étranger et à créer un écart entre les langues du texte alors que l'auteurice n'a pas recours à des marques typographiques qui marqueraient le caractère étranger de certaines formes. Aussi, en traitant le français de la même façon que le pidgin ou l'igbo (présentés sans balisage, explication ou traduction), elle affirme clairement la nature égale de toutes les langues, et s'emploie à renverser les

hiérarchies linguistiques. Notre traduction est donc exempte de balisage typographique qui soulignerait l'altérité des autres langues présentes dans le texte et qui installerait une hiérarchie entre elles là où il n'y en avait pas.

Nous l'avons déjà mentionné : il n'est pas possible de reproduire le rapport entre le pidgin nigérian et l'anglais en traduction; c'est une relation et une histoire uniques qui se sont construites au fil de plusieurs siècles de colonisation et de plusieurs décennies d'évolution littéraire. Le pidgin et l'anglais sont deux langues très proches, l'une ayant été fortement influencée par l'autre. Cependant, il est clair que l'autrice du roman a voulu traiter le pidgin comme une langue à part entière, mais sans marquer son « étrangeté » par rapport au reste du texte. En effet, le plurilinguisme est inséré dans le texte comme si de rien n'était, sans balisage ni traduction, ce que Chantal Zabus appelle la « contextualisation par inférence » dans *The African Palimpsest* (1991), un concept large qui comprend diverses stratégies de traduction ou de contextualisation intratextuelle (Bandia, 110). Les mots, expressions, interjections et phrases en pidgin ou propres à l'expression orale au Nigéria sont, la plupart du temps, non traduits, et c'est grâce au contexte que le lectorat europhone est en mesure de saisir le sens général.

Ainsi, notre stratégie globale de traduction est de conserver les realia et les phrases en pidgin tels quels puisque l'autrice ne les a pas traduits et que nous pensons que l'opacité provoquée par cet hétérolinguisme pour le lectorat non-nigérian est à conserver. Cependant, dans le cas des interjections insérées dans les dialogues en anglais, nous avons préféré en remplacer quelques-unes par des interjections utilisées en Afrique de l'Ouest francophone en nous inspirant de la traduction française du roman *Sozaboy* écrit par Ken Saro-Wiwa (1985) et traduit par Samuel Millogo et Amadou Bissiri (1998).

Dans *Butter Honey Pig Bread*, c'est l'anglais standard, littéraire, qui prévaut. Aussi, il ne fait aucun doute que les personnages nigériens qui s'expriment en pidgin sont éduqués, détiennent un diplôme universitaire et appartiennent à la classe moyenne. Ainsi, imiter la langue de la version française du roman *Sozaboy*, écrit dans un anglais pourri, selon les dires de l'auteur, n'aurait pas convenu du tout. Même insérer des erreurs de grammaire ou de syntaxe dans leur discours aurait selon nous dénaturé les personnages et leur discours. En français, la plus petite erreur de grammaire chez un personnage a pour effet immédiat de faire chuter le registre de langue de plusieurs échelons, surtout à l'écrit, et il est difficile de ne pas y voir un manque d'éducation. Or, ce n'est pas du tout ce que l'on recherche comme effet dans le roman. Les personnages s'expriment en pidgin avec leurs amis, leur famille, leurs proches. C'est une langue rassembleuse, chaleureuse. C'est la langue de la maison. Par contre, insérer des interjections utilisées en Afrique de l'Ouest francophone dans les dialogues n'est pas fait pour abaisser le registre des personnages même si ce peut en être une conséquence secondaire. Ce choix a été fait d'abord dans un désir d'expérimenter avec une approche qui pourrait rapprocher le lectorat des personnages qui s'expriment dans les dialogues. Les interjections ont une fonction particulière dans les dialogues, elles visent à rendre réaliste la façon de parler des personnages. Elles ne portent pas de sens en soi, mais elles sont toutefois essentielles au rythme des dialogues. Certaines interjections utilisées dans les phrases en anglais ont une sonorité qui s'insère moins bien dans un dialogue en français, c'est pourquoi j'ai voulu savoir ce qui se produirait si je les remplaçais par des interjections « francophones » trouvées dans *Sozaboy*.

Le commentaire qui suit se divise en quatre sections, une pour chacune des quatre difficultés de traduction distinctes touchant à l'hétérolinguisme : 1) les *realia*, 2) les

interjections en pidgin, 3) les phrases complètes en pidgin ou en igbo et 4) les passages en français.

## Stratégie de traduction pour les quatre formes d'hétérolinguisme relevées

### 1. Traduction des realia

Les realia désignent des réalités propres à une culture régionale; ils sont donc généralement considérés comme intraduisibles. Annick Rafina (2011) a épluché les dictionnaires monolingues, qui semblent dire que la différence entre les realia et les autres mots est déterminée « par une qualité qui leur est intrinsèque et en particulier par le type de référents auxquels ils renvoient. » Au Québec, on peut penser à des mots comme « poutine » ou « cégep », qui n'existent pas à l'extérieur des frontières de la province. Bien entendu, la poutine étant un realia gastronomique, on en trouve désormais ailleurs dans le monde, mais dans d'autres langues-cultures, il faut généralement expliquer en quoi elle consiste pour se faire comprendre. Dans le présent mémoire, nous nous concentrerons sur les realia qui font référence à la réalité culturelle propre à la langue et à la culture du Nigéria. Le roman est truffé de ces realia souvent gastronomiques, mais pas que. L'autrice n'en précise généralement pas le sens. Voici quelques exemples de realia :

« The time before her final birth, in an attempt to make her stay, her mother marked her with a red-hot razor blade, just as the Babalawo instructed. » (p. 11)

« Babalawo » signifie prêtre d'Ifa, une divinité yoruba. Du fait du contexte, l'anglophone comprend qu'il s'agit d'une sorte d'autorité religieuse.

« Her mother sat in the driver seat in a faded adire iro and buba, talking talking. »  
(p. 14)

« Iro » désigne une jupe et « buba », une blouse en « adire », un tissu traditionnel teint<sup>1</sup>. On comprend vaguement qu'il s'agit de vêtements, ou peut-être a-t-on déjà entendu parler de ces vêtements traditionnels, car la culture vestimentaire africaine a traversé les frontières.

« Taiye had tasted egusi soup from a pot in the fridge and found it flavourless and void of feeling. » (p. 17)

« Egusi soup » est le nom d'un plat typique de l'Afrique de l'Ouest dont l'un des ingrédients est la pistache africaine (egusi). Il est clair qu'on parle d'un plat typique, le mot « soupe » faisant partie du *realia*. On ne sait toutefois pas de quoi est fait le mets.

« They ate on a blue striped aso oke on the carpeted floor of the parlour » (p. 22)

« Aso oke » est un type de tissu tissé à la main. L'anglophone comprend qu'il s'agit d'un tissu puisqu'on le décrit comme ayant des lignes bleues.

On constate donc que le contexte permet de savoir à peu près de quoi on parle sans qu'une image claire vienne à l'esprit si l'on ne connaît pas bien ces éléments de la culture. À quelques rares occasions, l'auteur traduit un terme dans le texte :

« The dark tales of malevolent spirit children, Ogbanjes, are twisted and untrue. »  
(p. 11)

« She threw it out and made a tomato stew with azu eke, smoked mackerel. »  
(p. 17)

---

<sup>1</sup> Toutes les traductions des *realia* proviennent de Google.

Dans ces deux exemples, l'auteurice a traduit directement avant ou après les termes en yorouba. L'auteurice ou l'éditeur a peut-être pensé que le contexte ne serait pas suffisant pour que le lecteur suive le fil de l'histoire. Dans toutes ces citations, le pidgin, le yorouba ou l'igbo font leur apparition dans le corps du texte pour désigner des réalités culturelles qui n'ont pas d'équivalent en anglais ou en français. La plupart du temps, comme leur sens exact n'est pas expliqué, le lecteur qui veut en savoir plus doit se référer à Internet. En traduction française, leur intégration ne pose pas de problème. Il s'agit de les intégrer de la même façon, sans contextualisation ou traduction, s'il n'y en a pas en anglais. Par exemple :

EN : « The time before her final birth, in an attempt to make her stay, her mother marked her with a red-hot razor blade, just as the Balawo instructed. » (p. 11)

FR : Avant sa dernière naissance, dans une tentative de la retenir, sa mère l'avait marquée d'une lame rougeoyante et brûlante, suivant en tous points les instructions du Balawo.

EN : « Her mother sat in the driver seat in a faded adire iro and buba, talking talking. » (p. 14)

FR : Sa mère, assise dans le siège conducteur, drapée d'un iro et buba en adire délavé, parlait, parlait.

EN : « Taiye had tasted egusi soup from a pot in the fridge and found it flavourless and void of feeling. » (p. 17)

FR : Taiye avait goûté la soupe à l'egusi à même le contenant dans le frigo et la trouva fade et commerciale.

EN : « They ate on a blue striped aso oke on the carpeted floor of the parlour » (p. 22)

FR : Ils mangèrent sur un aso oke à rayures bleues posé sur la moquette du boudoir.

EN : « The dark tales of malevolent spirit children, Ogbanjes, are twisted and untrue. » (p. 11)

FR : Les contes funèbres sur les esprits d'enfants malveillants, les Ogbanjes, sont tordus et faux.

EN : « She threw it out and made a tomato stew with azu eke, smocked mackerel. » (p. 17)

FR : Elle le jeta et cuisina un ragoût de tomates avec du azu eke, du maquereau fumé.

Comme le recours à des phrases presque entièrement en pidgin, les realia représentent une bonne façon pour l'autrice de faire connaître sa culture : elle pique la curiosité des non-Nigériens et les incite à faire des recherches pour en savoir plus. Elle pose ainsi les bases d'un échange culturel. À noter que l'ajout de déterminants devant les realia est nécessaire pour intégrer les termes au système linguistique français de la même manière qu'ils ont été intégrés dans le système linguistique anglais. Notons aussi la répétition du verbe « talking talking », un motif typique de l'expression orale africaine transposé en anglais dans une forme d'innovation lexicale, comme l'explique Bandia : « Repetition and reduplication play an important rôle in African oral narrative practices and are often used for emphasis or semantic augmentation (besides other aesthetic effects such as rhythm and musicality). »

(p. 115). Ici, au lieu d'utiliser un adverbe modificateur comme « a lot », l'auteurice a répété le verbe pour en renforcer l'intensité et reproduire l'oralité traditionnelle africaine dans son texte. Ce type d'appareil esthétique pourrait être un rappel au lectorat que le passage est à la fois une version écrite et traduite d'un récit oral en pidgin (Bandia, 117). Ici cependant, on a plutôt l'impression que l'auteurice cherche à inséminer la langue anglaise de motifs esthétiques africains. En lisant son roman, nous avons découvert des éléments de la culture nigériane, et senti que le texte ne s'adressait pas directement à nous. C'est donc cet effet que nous avons tenté de recréer dans la traduction, en pensant aussi au lectorat nigérian qui devraient avoir une expérience du texte plus intime puisque le pidgin s'adresse à lui tout particulièrement et n'est pas traduit pour les non-Nigériens.

## **2. Traductions des interjections**

La plus grande difficulté, dans cette entreprise de traduction, a probablement été de traduire les phrases en anglais comportant des interjections et des éléments de sens en pidgin dont le sens est plus difficile à cerner pour les locuteurs europhones que celui des *realia*. Analysons l'extrait ci-après avant de nous pencher sur la traduction. Dans cet extrait (p.28), la mère, Kambirinachi, accueille sa fille Kehinde et son gendre, qu'elle rencontre pour la première fois. Le chapitre est narré à la première personne, du point de vue de Kehinde.

We are in each other's arms before I can decide how I feel. We are holding each other tightly, and I don't realize it at first, but I am sobbing into the warmth of her perfumed neck.

“What's going on with your hair?” she asks, as she pulls away from me.

I laugh and say, “Mami, this is Farouq.”

“Ehen, so this is the reason you haven’t come home since abi? She clasps his face between her small palms, studying him after he plants kisses on both her cheeks.

“I hope the heat doesn’t kill you with this bush on your face,” she says to him, and to me, she teases, “He’s handsome sha, even though he is oyimbo.”

Farouq laughs and says, “It is a pleasure to finally meet you, ma.”

“Oya, you people, go and settle. Your sister and I will finish cooking.”

Il s’agit d’un passage hétérolingue particulièrement riche. On y retrouve l’interjection *ehen* propre à la façon de parler au Nigéria, qui signifie grosso modo « eh bien » dans ce contexte; le marqueur discursif *abi* utilisé dans le langage populaire, qui signifie « n’est-ce pas »; le marqueur discursif *sha*, qui signifie « de toute façon »; l’adjectif *oyimbo*, qui sert à désigner les personnes blanches, et le marqueur discursif *oya*, qui signifie « allez ». L’objectif de notre traduction était d’intégrer le pidgin dans le français pour confronter le lecteur à cette langue de la même façon que l’auteur confronte le lecteur dans le texte de départ. Néanmoins, ces interjections et marqueurs discursifs (F. O. Unuabonah, R. O. Oladipupo, 2018) sont plus difficiles à intégrer que les *realia*, d’abord parce que leur sens est beaucoup plus flottant même quand on tient compte du contexte. Dans le cas d’un *realia*, le contexte nous donne la catégorie d’objet à laquelle on a affaire (ex. : vêtement, aliment) ce qui nous donne une assez bonne compréhension de l’ensemble pour se satisfaire de ce que l’on a compris, passer outre et poursuivre la lecture sans en faire plus de cas. Mais pour une interjection ou un marqueur de discours, le sens est plus évanescent et complexe.

Comme ce sont des mots faisant partie de la langue orale, ils donnent de l'expressivité au discours, peuvent changer de sens selon le contexte et sont presque facultatifs d'un point de vue strictement sémantique : les enlever ne changerait pas le sens de la phrase, qui continuerait à se tenir. C'est plutôt le rythme, l'intonation et la couleur de la phrase qui en pâtiraient. Ainsi, dans la plupart des cas, le lecteur non nigérian peut comprendre la phrase sans connaître le sens exact de *sha* ou *abi*. Reste que le sens de ces mots est difficile à deviner ou, minimalement, à catégoriser, ce qui peut mener à des erreurs d'interprétation. Par exemple, dans la phrase « Ehen, so this is the reason you haven't come home since abi? », le lecteur pourrait penser que le mot *abi* désigne un événement, ou un moment, puisqu'il est placé après *since*. Pourtant, il veut seulement dire *right, n'est-ce pas*. C'est un marqueur discursif emprunté au yoruba qui s'intègre dans l'anglais parlé au Nigéria; il n'est donc pas nécessaire de parler yoruba pour connaître son sens quand on habite dans ce pays. Certaines de ces interjections sont connues ou même utilisées au-delà des frontières nigérianes, dans les pays anglophones avoisinants (et même francophones comme le Bénin où il y a une grande ethnie yoruba). Ainsi, le sens de *sha* ou de *abi* est flou surtout pour les non-Africains. Puisque ce sont des mots qui partagent une histoire avec l'anglais et qui marquent la langue parlée, leur intégration en français se complique. On est en présence d'un anglais hybride et vernaculaire. Plusieurs stratégies de traduction sont possibles pour ce type de texte. Après une analyse de la traduction française de *Sozaboy*, largement commentée par Myriam Suchet dans *Outils pour une traduction postcoloniale*, j'ai opté pour l'ajout des particules *là* et *dè* dans le discours de Kambirinachi.

Ainsi, pour ma traduction, j'ai retenu trois particules souvent utilisées en fin de phrase en Afrique de l'Ouest francophone, *là*, *o* et *dè* (« hein »), que les traducteurs de *Sozaboy* ont également utilisées dans leur traduction, notamment dans ces exemples :

« Comment ils peuvent être bêtes trop trop comme ça là? De toute façon camion-là c'est pour eux o. » (p. 32)

« Parce que vie de militaire-là c'est pas samusement *dè*<sup>2</sup>. » (p. 121)

Évidemment, il n'y a pas de parallélisme sémantique entre *abi* et *sha*, et *là* et *dè*. L'interjection *o* a la même signification en anglais et en français. Toutefois, dans les deux langues, ce sont des syllabes souvent utilisées en fin de phrase dans la langue parlée pour indiquer l'intonation de la personne qui parle : y avoir recours ailleurs dans le discours permet de recréer l'effet de la langue parlée au Nigéria en français sans stigmatiser la langue du personnage ni y introduire des erreurs qui auraient une connotation négative. Les traducteurs de *Sozaboy*, à partir de l'anglais créé par Saro-Wiwa, ont créé un français qui pourrait être entendu dans les rues d'Afrique de l'Ouest, et c'est ce que nous avons voulu faire dans notre traduction de *Butter Honey Pig Bread*. Voici donc notre traduction de l'extrait de la première rencontre entre la mère et le mari de Kehinde :

ANGLAIS (p.28)

We are in each other's arms before I can decide how I feel. We are holding each other tightly, and I don't realize it at first, but I am sobbing into the warmth of her perfumed neck.

---

<sup>2</sup> Italicisé dans le texte.

“What’s going on with your hair?” she asks, as she pulls away from me.

I laugh and say, “Mami, this is Farouq.”

“Ehen, so this is the reason you haven’t come home since abi?” She clasps his face between her palms, studying him after he plants kisses on both her cheeks.

“I hope the heat doesn’t kill you with this bush on your face,” she says to him, and to me, she teases, “He’s handsome sha, even though he is oyimbo.”

Farouq laughs and says, “It is a pleasure to finally meet you, ma.”

“Oya, you people, go and settle. Your sister and I will finish cooking.”

FRANÇAIS

Nous nous étreignons avant même que je puisse démêler mes émotions. Nous nous agrippons l’une à l’autre, et prise de court, je fonds en larmes dans la chaleur de son cou parfumé.

« Qu’est-il arrivé à tes cheveux? » demande-t-elle en se dégageant de l’étreinte.

Je ris et réponds : « Mami, je te présente Farouq. »

« Ahah, voici donc la raison pour laquelle tu n’es pas revenue plus tôt dè? »

Elle serre le visage de son gendre entre ses petites paumes, le dévisage après qu’il lui ait donné une bise sur chaque joue.

« J'espère que la chaleur ne te tuera pas là, avec ce buisson sur ton visage », lui dit-elle, et rajoute à mon endroit, taquine « Il est magnifique o, même s'il est oyimbo. »

Farouq rit : « C'est un plaisir de vous rencontrer enfin, ma. »

« Allez, vous autres, montez vous installer. Ta sœur et moi, on s'occupe du repas. »

Donc, dans la traduction, les particules évoquées plus haut ne sont pas placées aux mêmes endroits par rapport au texte original puisqu'elles ne signifient pas la même chose. Elles servent à reproduire la façon de parler de Kambirinachi, son rythme. D'où l'idée de collage et de négociation empruntées à Giroux. Quand il n'y a pas d'équivalent exact en français pour une interjection, on s'efforce d'en placer une autre ailleurs, espérant recréer le parler authentique de la mère en français.

### **3. Traduction du français**

Il y a seulement quelques dialogues en français dans *Honey Butter Pig Bread*, un roman qui compte un peu plus de trois cents pages. En effet, quelques personnages secondaires sont francophones : le premier petit ami de Kehinde à Montréal, Wolfie; le mari marocain de Kehinde, Farouq; le chef et enseignant du cours de cuisine catalane, Guifré, et la responsable du cours de cuisine, Elodie. Les phrases en français ne sont pas traduites dans le texte original.

En voici quelques exemples :

In Catalan cuisine, though, it was olive oil.

“Ici, nous ne mangeons pas toujours du beurre comme les stéréotypes français. Dans la cuisine Catalane [sic], nous utilisons l’huile d’olive,” Guifré announced at the beginning of a lesson on sauces and condiments. (p. 98)

Dans cet exemple, la phrase en français a fait l’objet d’une contextualisation, une méthode qui consiste à « ménager des aires de contexte immédiat, de façon à rendre le [mot] intelligible sans recourir à la traduction. » (Chantal Zabus, *The African Palimpsest*, p.7, traduit par Suchet dans *Outils pour une traduction postcoloniale*, p. 62). Il est évidemment problématique d’avoir à « traduire » une phrase déjà écrite dans la langue cible. Suchet décrit ce phénomène comme une « coïncidence entre la langue enchâssée et la langue cible » (2009, 186). Elle cite Derrida qui parle de la traduction française du poème *Ins Eins*, et évoque « l’impossibilité à faire entendre en français ce qui était en français dans l’original » (Suchet, 186) : « Aucun remède, aucun recours de traduction, du moins dans le corps du poème. On ne peut accuser personne, et d’ailleurs, il n’y a pas à traduire » (Derrida, 1986). Donc, selon Derrida, ce type d’hétérolinguisme est intraduisible et ne peut qu’être effacé. Bien sûr, il y a toujours l’option de mettre le passage en italique et d’y accoler une note de la traductrice spécifiant que ledit passage est en français dans le texte. C’est généralement ainsi qu’on procède dans le monde de l’édition conventionnelle. Cependant, dans *Butter Honey Pig Bread*, les notes explicatives brillent par leur absence. Il paraît donc important de respecter ce choix délibéré de l’auteure. Dans ce contexte, une solution à mi-chemin est possible, puisque les passages en français sont présents dans les dialogues seulement : on peut donc marquer la présence du français dans l’incise, comme dans l’exemple suivant :

"Ici, nous ne mangeons pas toujours du beurre comme les stéréotypes français. Dans la cuisine catalane, nous utilisons l'huile d'olive", annonça Guifré en français dans le cours sur les sauces et les condiments.

Cet ajout a pour fonction de rappeler au lectorat que le roman n'a pas été écrit en français, mais bien en anglais, et que si les personnages conversent en français, il s'agit d'une exception.

#### **4. Traduction des phrases complètes en pidgin et en igbo**

La traduction des phrases complètes en pidgin et en igbo est celle qui, à première vue, présente le moins de complications dans l'optique qui est la nôtre, c'est-à-dire de les laisser comme l'a fait l'autrice, sans les traduire, mais en les contextualisant pour que leur sens soit à peu près intelligible pour le lectorat europhone, comme elles le sont dans le texte original. Mentionnons ce que le refus d'insérer un glossaire ou de gloser signifie pour les auteurs de l'ouvrage *The Empire Writes Back* :

[it] forces the reader into an active engagement with the horizons of the culture in which these terms have meaning. The reader gets some idea about the meaning of these words from the subsequent conversation, but further understanding will require the reader's own expansion of the cultural situation beyond the text. (2003)

Ainsi, l'absence d'explication et de clarification donne au lectorat la possibilité de faire des recherches et d'élargir sa compréhension de la culture dont il est question, pour ainsi s'en rapprocher. Cette inaccessibilité du texte, comme l'indique Chantal Zabus, peut aussi le rendre digne de respect, lui conférer une plus grande valeur. Zabus ajoute : « Inversement,

cette inaccessibilité même confirme sans doute les soupçons "coloniaux" du lecteur non africain pour lequel la langue africaine est une langue de barbare. » (2018) Il faut donc garder en tête que l'orientation qu'on souhaite donner au texte en le traduisant dans une optique postcoloniale peut être interprétée ou reçue d'une manière tout autre malgré les meilleures intentions. Cependant, dans la présente traduction, on contextualise autant que l'autrice, ni plus ni moins, l'orientation de la traduction est assez collée à celle de l'autrice; l'interprétation du lectorat peut aller dans un sens ou dans un autre, mais il n'y a pas de prise de position différente en traduction par rapport à l'original.

Dans l'extrait suivant, le contexte entourant la phrase en pidgin est amplement suffisant pour comprendre les propos de Sœur Bisi. La narration nous apprend que Taiye peut manger tout ce qu'elle veut sans prendre de poids, ce que Sœur Bisi souligne. En traduction, il s'agit de bien traduire le contexte pour s'assurer que le lectorat non nigérian comprenne suffisamment la phrase en pidgin. Bien entendu, pour ce faire, il faut savoir exactement ce que la phrase en pidgin signifie, même si on n'a pas l'intention de la traduire.

ANGLAIS (p. 52-53)

As an eight-year-old, she quietly consumed helping after helping of beans and dodo, jollof rice, eba and egusi soup. She ate everything, until her stomach stretched well past its limit, and only pain and nausea forced her to stop.

“Oliver Twist!” Sister Bisi would marvel. “Even as you dey chop nothing dey show for your body.”

It was true; Taiye was a lanky and wispy child. She grew into a lanky and willowy woman, but she never outgrew her voracious appetite.

*Lucky lucky. Your sister would kill for that figure.*

“It’s as if you eat and your sister gets fat,” her mother said once, finger on her chin in mock seriousness.

## TRADUCTION

À huit ans, elle engouffrait discrètement portion après portion de fèves et de dodo, de riz jollof, et de soupe à l’eba et à l’egusi. Elle s’empiffrait, jusqu’à ce que son estomac s’étire bien plus qu’il ne l’aurait dû, et que seules la douleur et les nausées la forcent à s’arrêter.

« Oliver Twist! » s’émerveillait Sœur Bisi. « Even as you dey chop nothing dey show for your body. »

C’était vrai; Taiye était une enfant longiligne et fine. En grandissant, elle devint une femme longiligne et svelte, mais elle ne se débarrassa jamais de son appétit vorace.

*Chanceuse chanceuse. Ta sœur tuerait pour ta silhouette.*

« C’est comme si tu mangeais et que c’était ta sœur qui prenait du poids. » avait dit sa mère une fois, le doigt sur son menton d’un air à la fois sérieux et moqueur.

La phrase en pidgin signifie « Tu restes mince malgré tout ce que tu manges. »<sup>3</sup> Les phrases subséquentes reprennent assez bien le sens de la phrase en pidgin : on comprend le contexte et ce que les deux femmes disent du métabolisme de Taiye. Il apparaissait important de conserver la phrase en pidgin telle quelle, même si elle contient des mots en « anglais ». En effet, une grande partie du lexique du pidgin provient de l'anglais, seulement le sens des mots anglais a souvent été détourné au fil du temps. Il n'en demeure pas moins que le pidgin est une langue à part entière, même si l'influence de l'anglais y est très visible. D'ailleurs, comme l'avance Myriam Suchet dans *L'Imaginaire hétérolingue* (2014), toutes les langues sont en soi hétérolingues, puisque toutes les langues sont le produit de plusieurs langues qui en ont formé de nouvelles. Ainsi, comme toutes les langues, le pidgin a subi l'influence d'autres langues, ce qui n'en fait pas moins une langue pour autant.

Analysons maintenant la traduction de l'igbo grâce à un exemple tiré du premier chapitre. Dans cet extrait, le père de Kambirinachi lui dit au revoir avant de l'envoyer étudier dans un pensionnat à Lagos :

ANGLAIS

“Kambi, my girl, be a big girl now, okay? Ebena akwa nwa m. Don't cry.”

(p.14)

TRADUCTION

« Kambi, ma chérie, soit une grande fille maintenant d'accord? Ebena akwa nwa m. Ne pleure pas. »

---

<sup>3</sup> Toutes les traductions des phrases en pidgin et en igbo proviennent de Reddit.

Les locuteurs de l'igbo remarqueront que cette phrase est partiellement traduite dans le texte. En effet, « Ebena akwa nwa m » signifie « Ne pleure pas mon enfant » et l'autrice a décidé de traduire la moitié de cette phrase et de laisser de côté « mon enfant ». On peut y voir là une volonté de ne pas tout révéler au lecteur anglophone, de laisser une partie cachée, visible seulement pour les personnes qui parlent l'igbo. En traduction, on fait de même en traduisant « don't cry » par « ne pleure pas ». À noter que le lecteur anglophone ne peut pas être certain que le « don't cry » est une traduction de la phrase précédente. Une incertitude plane toujours autour de la phrase en pidgin, en igbo ou en français, même quand une traduction intratextuelle est présente.

## Traduction

### 1. Kambirinachi (p. 11-15)

Si vous le demandiez à Kambirinachi, voici ce qu'elle vous raconterait :

Il y avait un esprit, une enfant, dont le mécontentement de naître, et le désintérêt de vivre, la faisaient sans cesse aller et venir entre les royaumes à volonté. Succombant à la sale tâche de naître, elle traversait jusqu'au monde de la chair pour négligemment, soudainement, laisser tomber la vie comme une charge encombrante. La mort n'étant qu'une porte comme une autre, la sienne survenait toujours sans artifice; elle cessait seulement de respirer. Telle était sa nature. Les contes funèbres sur les esprits d'enfants malveillants, les Ogbanjes, sont tordus et faux. Elle n'avait jamais eu l'intention de rendre sa mère misérable; seulement, elle ne tenait pas en place. C'était ainsi.

Avant la dernière naissance, pour tenter de la retenir, sa mère l'avait marquée d'une lame rougeoyante et brûlante, suivant en tous points les instructions du Babalawo. Trois lignes profondes sur sa nuque, sous la naissance de ses cheveux, badigeonnées d'une pâte brune âcre qui brûlait, brûlait. Tout ceci pour que l'Ogbanje reste lié à son corps, ou qu'au moins, sa mère le reconnaisse si l'enfant choisissait de renaître.

L'enfant mourut, bien sûr.

Elle revint encore. Et peut-être qu'elle eut pitié de la femme, ou peut-être était-elle ennuyée par le rythme prévisible de son existence, mais cette fois, elle fit le choix de rester. Et les trois zébrures horizontales sur sa nuque signifiaient à la femme, sa mère, que c'était la même enfant. Ce n'était peut-être qu'une coïncidence; ou peut-être que sa belle-mère (qu'elle n'avait jamais aimée, et trouvait hautaine) avait marqué l'enfant en secret pour la tourmenter.

Malgré tout, pour Kambirinachi, vivre était un tourbillon tumultueux entre le malheur insupportable d'habiter son corps vivant indéfiniment, et l'intoxication absolue à la substance, la véritable matière, de la vie. Dans les moments de paix, la vie était presque idyllique, mais autrement, l'enfance de Kambirinachi était cauchemardesque pour sa mère. Ikenna était une femme épuisée, endurcie par presque vingt ans passé à se faire trahir par

son corps. Ou, comme diraient d'autres, presque vingt ans à être tourmentée par un Ogbanje, qui lui avait fait subir trois fausses couches tardives, la naissance d'un enfant mort-né, ainsi que la mort de deux bébés et d'un jeune enfant. Autrefois, elle était douce, chaleureuse et gentille, mais il était impossible de vivre ce genre particulier d'enfer sans y laisser un peu de soi. Elle n'y pouvait rien; elle haïssait l'enfant une bonne partie du temps. Et l'enfant aussi, devait l'avoir haïe, pour l'avoir fait attendre et souffrir tout ce temps, juste pour pleurer comme elle le faisait – sans provocation, sans apaisement possible, sans cesse. Pour préserver sa raison et, franchement, le bien-être de l'enfant, Ikenna se retira en elle-même, gardant toute tendresse pour son mari, et ne témoignant qu'une indifférence à peine dissimulée pour Kambirinachi.

Kambirinachi était hors d'atteinte. Même l'enfant était assise juste à côté, son absence était palpable. À onze ans, son attention était toujours ailleurs.

« Où est Kambirinachi aujourd'hui? » blaguait souvent son père d'un air enfantin, un grand sourire traversant son visage barbu, révélant des dents croches et jaunies par le tabac.

Kambirinachi décida que ce sourire serait son ancre lorsque les chants la rappelant à la maison se feraient persistantes. Une des portes de retour, c'était ce puits de forage jamais terminé, couvert de planches de bois frêles et pourries qui laissaient une ouverture juste assez grande pour avaler son petit corps, et contenant juste assez d'eau pour la noyer. En fait, tout ce qui pouvait la tuer constituait une porte de retour. Les chants et les voix des Siens criaient fort, fort; cela la stupéfiait que personne d'autre ne puisse les entendre. Ces voix la rendaient prompte aux accidents. La petite infortunée, trébuchant sur des pierres qui n'existaient pas, se retrouvait inexplicablement les os cassés. Elle allait dormir, robuste et respirant la santé, puis se réveillait prise d'une fièvre ardente. Elle apprit donc à penser au sourire de son père et à s'asseoir sans bouger jusqu'à ce que les voix s'assourdissent et qu'elle puisse continuer son aventure de la journée.

Chaque fois qu'elle pensait à l'avenir, c'était comme si un robinet desserré laissait les voix des Siens affluer en un flot puissant, alors elle apprit aussi à ne pas se projeter trop loin. Elle pensait à ce qu'elle aimait dans le fait d'occuper son corps vivant : l'odeur de la poussière qui s'élevait du sol lors de pluies battantes, le goût de sucre brûlé de la noix de

coco de baba dudu. Elle pensait à ce qu'elle n'aimait pas : le son de la voix de sa mère, lorsqu'elle était durcie par la colère – elle l'était souvent –, la ferveur de la voix du pasteur lorsqu'il criait le dimanche – il criait souvent – à propos des flammes de l'enfer, du feu du Saint-Esprit et de Dieu qui châtiait ses ennemis. Elle pensait à jadis, à l'entre-deux avant la naissance et après la vacance de son corps : sa maison – l'endroit où elle pourrait devenir tout ce qu'elle aimait le plus, où elle rejoindrait les rayons de soleil et chanterait, chanterait d'un timbre aigu, haut et gai.

La tristesse l'envahissait, une peine mue par la pitié, en pensant à ce que les corps vivants ne pourraient jamais être.

Il y avait des avantages à être en vie, elle devait s'en souvenir, comme le goût des goyaves. Leur existence la remplissait de tant de joie qu'elle éclatait en rires enjoués. Voici comment elle les mangeait :

Elle trouvait le couteau le plus aiguisé de la cuisine, le cachant si sa mère était proche (la mère savait crier, eh!). Elle tenait la lame aussi loin de son corps que ses bras fins le permettaient – parce que des images de sa gorge, en lambeaux et ensanglantée, défilaient devant ses yeux dès qu'elle apercevait un couteau (les couteaux étaient aussi des portes de retour) – et enlevait la pelure émeraude et bossue, en essayant toujours, mais échouant souvent, de produire un long ruban de pelure aigre. Après avoir pris des bouchées délicates de la chair tendre et rose, des petites bouchées pour ne pas déranger les graines, jusqu'à ce que le fruit devienne une balle noueuse et visqueuse, elle fourrait le tout dans sa bouche et recrachait les graines une par une, toutes proprement sucées.

Kambirinachi ne connaissait pas d'avenir; comment aurait-elle pu?

Même si elle combattait les voix, elle était incapable d'imaginer un avenir où elle quittait Abeokuta, étudiait les beaux-arts à l'Université d'Ife, rencontrait quelqu'un qui voudrait la garder, ou devenait elle-même mère.

Mais avant tout cela, comment aurait-elle pu savoir, le jour où elle se trouva dans la camionnette de son père, une Peugeot 504 décrépite, qu'on l'amenait dans un pensionnat de Lagos? Elle serait une fille du Queen's College, à Yaba. Jamais elle n'aurait osé se projeter si loin.

Vous comprendrez donc sa confusion ce jour-là, accablée de chaleur étouffante (depuis qu'ils possédaient la camionnette, l'air climatisé n'avait jamais fonctionné). Sa mère s'assit dans le siège conducteur, drapée d'un iro et d'un buba en adire pâle, et parlait, parlait.

« Kambirinachi, tu dois être sage o! Mais ne t'inquiète pas, c'est une bonne école. C'est loin, mais pas si loin. Nous te visiterons aux deux semaines. Ne pleure pas, biko, ça va aller. »

Or, tandis qu'elle prononçait ces mots, sa voix se noua d'émotions contradictoires qu'elle tenta de masquer en éclaircissant sa gorge. Kambirinachi laissa les larmes couler librement sur son visage. Elle regarda son père appuyé contre la fenêtre poussiéreuse de la camionnette, le visage buriné à quelques pouces du sien, l'odeur du tabac mâché sur son haleine.

- Kambi, ma fille, sois une grande fille maintenant d'accord? Ebena akwa nwa m. Ne pleure pas.

Il sourit malgré sa tristesse.

- À bientôt, Papa. Sa petite voix tremblait, pleine de points d'interrogation. Dans deux semaines?
- Dans deux semaines, ma chérie. Si ce n'était de cette voiture pourrie à deux places, me sef je viendrais avec toi.

Sa mère démarra le véhicule, et une bouffée de chaleur emplit le bas de la camionnette. Kambirinachi déplaça ses jambes pour toucher le sac Ghana Must Go fourré sous le métal rouillé du siège passager. Son père l'avait rempli de conserves de lait en poudre, de Milo, de Golden Morn, et de goyaves – huit, bien enveloppées dans un sac de polyéthylène noir. Elle le regarda la saluer de la main tandis que la camionnette s'éloignait de l'enceinte de la maison, le regarda devenir de plus en plus petit à mesure que la distance entre eux s'élargissait, tandis qu'il lui envoyait la main tout le long. Sanglotant en silence, elle agita furieusement la main en retour. Ce ne fut que lorsqu'il fut entièrement hors de vue, que lorsqu'elle pensa à le revoir dans deux semaines, à l'avenir, que les voix recommencèrent

à chanter. Au début, une seule voix, aiguë et familière. Puis une autre. De plus en plus, jusqu'à ce qu'il y ait une cacophonie de bruits. En vagues dures, rudes et implacables.

*Tu ne le reverras pas. Il va mourir.*

Elle agrippa ses oreilles; elles étaient inexplicablement brûlantes. Elle cria à travers ses larmes.

- Non, non, pitié.
- Ewo, cette fille, ça recommence. Ça va aller! dit sa mère.

Ikenna voulut être plus ferme, mais le tremblement dans la voix de l'enfant l'avait adouci. Elle sentit une moiteur chaude glisser sur ses joues charnues, se rendit compte qu'elle aussi, elle pleurait. Elle essuya ses larmes du revers de la main, prétendant qu'elles n'étaient que sueur.

## 2. Kehinde (p. 24-28)

L'épuisement devrait être un sommeil immobile, usé, attrayant – ou encore mieux, en train de partir. À l'inverse, il bouillonne en moi d'une vigueur importune. Je sais, je sais, ce n'est pas seulement la fatigue qui me tiraille.

Le vol de Montréal à Lagos m'a paru interminable, d'autant plus qu'il s'est étiré durant une escale de neuf heures et demie à Francfort. Je dégage une odeur nauséabonde, semblable à des oignons ou des œufs pourris. Ou de la pourriture en général. À cela s'ajoute une pulsation vive aux tempes qui ne part pas, bien que j'aie avalé une poignée d'ibuprofènes. Je ne suis pas prête pour ça, pas prête à voir ma sœur, ni même notre mère. Tant de non-dits se sont accumulés pendant si longtemps entre nous, Taiye et moi, et Mami. Nous nous sommes mordu la langue comme si nos silences nous sauveraient ou nous immobiliseraient dans une période où *être* était la seule exigence. Ensemble. Pour dire la vérité, *je* me suis mordu la langue. Taiye a essayé; sa souffrance, interminable. Mais même elle a abandonné après assez de temps. Au cours de notre séparation, les appels quotidiens se sont espacés à deux fois par semaine, puis sont devenus hebdomadaires, mensuels. Éventuellement, les appels se sont transformés en courriels, puis en lettres de temps en temps, puis, plus rien. Pas que je la blâme; je répondais à peine, et jamais honnêtement, et elle le savait.

On ne s'est pas vraiment parlé depuis très longtemps. Merde.

Et puis il y a la boîte remplie de lettres.

Il y a presque un an maintenant, Taiye m'a envoyé une boîte à chaussures orange contenant quatre-vingt-dix lettres. Certaines datent d'aussi loin que onze ans. Certaines sont dans des enveloppes scellées, d'autres sont gribouillées au dos de reçus ou de dépliants, ou sur des morceaux de feuilles lignées pliées. Toutes écrites à la main. Son écriture n'a pas changé : de grosses lignes attachées et des lettres rondes. J'ai commencé à les lire lentement, une aux quelques semaines. Je ne suis pas rendue très loin, mais je ressens de l'appréhension à l'idée de m'y plonger.

L'avion a atterri à midi, heure de Lagos, et Taiye a dit qu'elle viendrait nous chercher. Après la longue attente pour les bagages, et le mouvement encore plus long aux

douanes, je l'ai repérée aux arrivées parmi une masse de visages moites et impatients. Son visage est le mien, seulement plus étroit, entouré de fines tresses tombant jusqu'à sa taille. Sa peau est plus foncée que dans mes souvenirs, ambre brûlé, luisant d'huile et de transpiration. Je lui envoie la main frénétiquement pour attirer son attention, et ses lèvres s'étirent en un sourire qui apaise le martèlement dans ma poitrine. Nous déboulons presque dans les bras l'une de l'autre et nous enlaçons dans une étreinte féroce. Ses bras minces m'entourent étroitement. Son corps svelte est doux et chaud contre le mien, et elle a la même odeur de beurre de cacao qu'auparavant. Elle relâche son étreinte, juste au moment où plusieurs émotions enfouies commencent à remonter dans ma poitrine. Je toussote pour retrouver mon sang-froid.

- Regarde-toi, dit Taiye en prenant un pas de recul. Tu es là.
- Je suis là.
- Et Farouq, dis-je en tirant sur son bras. Il est là aussi.
- C'est ce que j'ai cru deviner.

Elle sourit.

- Tu existes, finalement, dit-elle en l'enlaçant.

Le rond de sueur assombrissant le dos de son T-shirt gris s'élargit. La chaleur est écrasante.

- Enfin, on se rencontre, ajoute-t-elle en le regardant droit dans les yeux, sans sourire.

Je sens l'incertitude de Farouq, mais elle le pense vraiment. Intense et honnête, comme toujours.

- Pareillement, répond-il, et il la regarde avec une sorte d'émerveillement contenu.

Taiye et moi, nous sommes identiques. Presque. Elle a toujours été plus mince que moi, même si enfant, elle mangeait et mangeait, tout, tout le temps. Et elle dégage un charme qui attire les gens autour d'elle; je ne l'ai jamais compris. Notre mère est pareille. Je n'en suis pas jalouse (plus maintenant), et je ne suis pas inquiète – mais seulement parce que je sais où les désirs de Taiye résident à cet égard. Je ne me sens pas menacée, parce

que je fais confiance à Farouq. Et c'est vrai, que je lui fais confiance; mais malgré lui, ce n'est qu'un homme.

Nous sortons à l'extérieur pour nous rendre compte que le ciel est trop ouvert; le soleil se déverse sur nous avec force. Doux Jésus, j'ai besoin d'eau glacée. Je regarde Farouq qui a du mal à respirer dans l'humidité. La chaleur l'enduit immédiatement d'une couche de sueur qui perle et coule sur son visage et son cou, rattrapant sa barbe qu'il a obstinément refusé de raser pendant des semaines. Je le regarde décliner l'aide du chauffeur de la voiture louée et hisser les valises dans le coffre de la Camry argentée. C'est surréel qu'il soit là; renversant de le voir à côté de Taiye. Qui est cet homme? Brun au Canada, oyimbo à Lagos. Que fait-il ici? Et avec moi? Je ne veux pas penser à ma chance, de peur de la gâcher.

Farouq. Il dit qu'il m'aime, me marie, se rend à Lagos avec moi, et je suis terrifiée. La première fois que nous nous sommes touchés, c'était innocemment; son bras avait frôlé mon épaule nue pour prendre un cornet au caramel salé du marchand de crème glacée. C'était une journée chaude; c'était notre premier rendez-vous. Son bras avait frôlé mon épaule, laissant au passage une marque brûlante. J'avais senti une vague et une bouffée dans mon ventre. J'avais agrippé l'ourlet de son T-shirt pour le garder près de moi, et avais pensé avec force : embrasse-moi, embrasse-moi. Le regard qu'il m'avait lancé, ah, le regard qu'il m'avait lancé. Il ne m'avait pas embrassée.

À notre second rendez-vous, en réponse à une blague pince-sans-rire que j'avais racontée sur son absence de foi qui le mènerait à sa perte, il a répondu : « Je suis terrifié par Dieu. Je n'ai tout simplement pas l'impression que la religion me sauvera de son courroux inévitable. » Il s'identifiait comme un « agnostique ouvert à la spiritualité ». Toutes mes années d'endoctrinement catholique sont remontées à la surface. J'ai dû me retenir pour ne pas crier « Lac de feu! »

Peut-être que c'est le courroux de Dieu qui s'abat en rayons implacables pour nous brûler vifs en ce moment. Je suis reconnaissante envers l'air climatisé dans la voiture. Je suis aussi reconnaissante de ne pas, pour le moment, être seule avec Taiye.

- J'aime tes cheveux comme ça. Ça te va bien, dit-elle.

Instinctivement, je lève ma main pour me toucher les cheveux, ma seule caractéristique que je trouve irréprochable. Ils sont teints d'un brun pâle, presque orange, et de légères boucles encadrent mon visage et tombent sur mes épaules.

- Merci.

Je souris.

- Le vol s'est bien passé? demande-t-elle en observant Farouq, qui avait les yeux rivés à la fenêtre pour essayer de comprendre la bête monstrueuse qu'est Lagos.
- Oui, merci, répond-il, soulevant ses lunettes rondes en métal pour frotter ses yeux injectés de sang par la fatigue. L'escale à Francfort était longue, mais ce n'était pas si pire. Mis à part la compagnie de merde.

Il tourne sa tête dans ma direction, et je lui fais une pichenotte sur le bras.

- Il a trouvé le personnel de cabine particulièrement désagréable durant le vol vers Lagos.

Les yeux de Taiye s'agrandissent, ses sourcils se haussent.

- Avoue, tu as remarqué toi aussi, oui?

Sa voix est ma voix, rauque et suave en même temps. Mais la sienne a un ton chantant plus doux, et quand elle parle à Farouq, elle articule ses mots et les tronque comme nos cousins de Londres.

Ils conversent à propos du mauvais traitement réservé aux Nigériens sur les vols internationaux, et je ferme les yeux et me laisse couler dans le siège en cuir froid.

Nous venons de passer sur le troisième pont continental et d'arriver sur l'île. Le conducteur nous emmène dans le quartier qui m'est si familier; les clôtures sont encore plus hautes que jamais et surmontées de rouleaux de fil de fer barbelé bordés de lames de rasoir, ou de fils électriques tendus. Ici, la route est bizarrement exempte de colporteurs, ces enfants maigres qui portent méticuleusement des pyramides de gugu, d'épa et de pain Agege, ou de petites boîtes en verre de puff puff en équilibre sur leur tête; ils auraient envahi la voiture dans la circulation immobile sur la terre ferme. Leurs visages, suants et

brûlés par le soleil, ains que leurs vêtements sales me giflaient de honte, jadis me rappelaient combien ma vie était facile, malgré mes nombreux malheurs. À Lagos, il n'y a pas de bulle assez épaisse pour vous protéger de la réalité de votre privilège ou de votre désavantage; on la voit partout, chaque jour. La culture est une façon de vivre. Je l'ai appris en cours de société en quatrième année du primaire, à l'époque où Taiye et moi étions assises l'une à côté de l'autre et qu'on se débattait en criant quand les enseignantes essayaient de nous séparer. C'est quoi au juste, notre culture? Je me sens éloignée. Sans attaches. Seule dans ma tête. Seule d'une manière qui me sépare de Farouq. Je pense que ce que j'essaie de dire, c'est que j'ai honte d'être troublée par des enfants qui vendent des collations dans la rue, mortifiée d'avoir été assez privilégiée pour les oublier.

Nous arrivons à la propriété ceinturée de clôtures immenses, aussi hautes que toutes les autres aux alentours. Je suis bêtement surprise de ne pas reconnaître le portier qui fait glisser les lourdes portes de métal pour les ouvrir.

- Où est M. Suleiman? je demande à Taiye.
- Il est parti il y a un bout.

Elle hausse les épaules avant d'ajouter :

- Je ne suis pas certaine. Lui, il s'appelle Hassan.

La maison est haute de trois étages. Un grand balcon fait saillie depuis la chambre des maîtres au deuxième étage, et il y en a deux autres, étroits, au troisième. Ensemble, ils forment des yeux carrés exorbitants et une bouche droite méprisante. La maison se dresse au-dessus d'un bungalow utilisé pour du rangement et le poste de sécurité. Des palmiers, nombreux, se balancent tout autour. Et des manguiers, des papayers et des plantains sont massés derrière. C'est une grande propriété, une grande maison; je m'attendais à y revenir comme adulte et que tout me semble plus petit et moins merveilleux. Les battements de mon cœur me disent le contraire.

Notre mère nous attend dans l'entrée, rapetissée par le cadre de porte beaucoup trop grand qui occupe la grande partie du mur du premier étage. Ses mains sont serrées l'une contre l'autre sur sa poitrine. Elle est rayonnante, plus ronde que je ne l'ai jamais vue, ronde

dans ses joues et son ventre, et je pense que c'est positif parce qu'elle est resplendissante. Elle porte un boubou en adire au large col qui découvre son épaule.

Nous nous étreignons avant même que je puisse démêler mes émotions. Nous nous agrippons l'une à l'autre, et prise de court, je fonds en larmes dans la chaleur de son cou parfumé.

- Qu'est-il arrivé à tes cheveux? demande-t-elle en se dégageant de l'étreinte.

Je ris et réponds : « Mami, je te présente Farouq. »

- Ahah, voici donc la raison pour laquelle tu n'es pas revenue plus tôt dè?

Elle serre le visage de son gendre entre ses petites paumes, le dévisage après qu'il lui a donné une bise sur chaque joue.

« J'espère que la chaleur ne te tuera pas là, avec ce buisson sur ton visage, lui dit-elle, et ajoute à mon endroit, taquine : « Il est magnifique o, même s'il est oyimbo. »

Farouq rit :

- C'est un plaisir de vous rencontrer enfin, ma.

- Allez, vous autres, montez vous installer. Ta sœur et moi, on s'occupe du repas.

Soulagée – elle a l'air lucide – je choisis de ne pas laisser la lueur désespérée qui cille dans ses yeux m'alarmer. C'est très subtil, mais cette lueur, je la connais bien.

### 3. Taiye (p. 52-66)

Lorsque Taiye se réveilla dans la lumière chaude d'un dimanche matin, elle sut que la journée serait ambrée et qu'elle sentirait le soleil. Elle se prépara une tasse de thé vert rehaussée d'une bonne cuillère de miel foncé et s'assit le dos contre le frigo, les jambes nues sur les tuiles froides du plancher de la cuisine. Coca-Cola, le chat, la trouva et blottit son gros corps poilu sur ses cuisses.

Pendant longtemps, même avant l'incident, Taiye s'était sentie tourmentée par... « la honte » est un sentiment trop flagrant, pas assez insidieux pour décrire ce qu'elle portait enroulé sur ses épaules comme une couverture gorgée d'eau. Elle avait cette façon de regarder les gens à travers les puits sombres aux paupières lourdes qui lui servaient de yeux. Ce regard imprégnait quiconque le croisait du désir inassouissable de la délester de son fardeau. Elle ne le savait pas, mais c'était précisément cette caractéristique qui charmait ses amantes. La gravité magnétique de la planète qu'elle formait à elle seule.

Parmi ses amis, il n'était pas inhabituel d'entendre : « Elle te plaît? Évidemment. Elle plaît à tout le monde. »

Même lorsqu'elle se montrait insensible aux relations intimes qu'elle partageait comme des friandises bon marché, les femmes qu'elle choisissait l'excusaient : « Elle est juste un peu brisée, c'est tout. »

Des amantes, Taiye en avait eu beaucoup. Beaucoup trop. Elle se révélait trop insatiable, trop gourmande. Son désir était sans fin. Elle avait reconnu sa faiblesse pour ce mauvais penchant tôt dans sa vie. À huit ans, elle engouffrait discrètement portion après portion de fèves et de dodo, de riz jollof, et de soupe à l'eba et à l'egusi. Elle mangeait tout, jusqu'à ce que son estomac s'étire bien plus qu'il ne l'aurait dû, et que seules la douleur et les nausées la forcent à arrêter.

« Oliver Twist! » s'émerveillait Tantie Bisi. « Even as you dey chop nothing dey show for your body. »

C'était vrai; Taiye était une enfant longiligne et fine. En grandissant, elle devint une femme longiligne et svelte, mais elle ne se débarrassa jamais de son appétit vorace.

*Chanceuse, va. Ta sœur tuerait pour ta silhouette.*

« C'est comme si c'était toi qui mangeais, et ta sœur qui prenait du poids », avait dit sa mère une fois, le doigt sur son menton, d'un air sérieux et moqueur à la fois.

*Un moment sur tes lèvres, toujours toujours sur le ventre de Kehinde.*

C'était une blague – bien sûr que c'était une blague – et c'était absurde. Là où Kehinde était resplendissante de douces courbes, de hanches généreuses et de cuisses plantureuses, Taiye semblait avoir la peau accrochée sur les muscles minces de sa silhouette athlétique, ses hanches étroites et ses épaules sculpturales. Là s'arrêtait leur différence physique; autrement, elles étaient identiques. Elles avaient le même teint profondément foncé, la même paire de grands yeux bruns, le même sourire asymétrique désarmant. Désarmant, en partie parce qu'asymétrique et ouvert, révélant un petit espace entre leurs deux palettes. Taiye apprendrait plus tard de Kehinde l'effet que ce sourire particulier pouvait faire aux gens. Manipulation douce.

Mais chaque fois que Kehinde pinçait la chair tendre de son ventre, de ses joues rondes, ou de la rondeur de ses bras et qu'elle fronçait les sourcils, Taiye ressentait un profond remord à l'endroit de sa gourmandise.

À dix ans, Taiye avait appris les sept péchés capitaux. C'était à la catéchèse du samedi, juste après que l'angélus de 18 heures ne sonne sa lourde mélodie, et que le soleil commence avec réticence sa lente descente. Le soleil au repos jetait une lumière orangée à travers les hautes fenêtres poussiéreuses de la salle de messe. Les samedis, les chaises en plastique blanc habituellement disposées face à l'autel étaient empilées en hauteur contre les murs blancs tachés. Et sans l'autel recouvert de dentelle comme point focal, la salle au plafond haut se révélait sous son vrai jour : poussiéreuse, vieille et mal entretenue.

Taiye s'assoyait à côté de sa sœur sur un long banc en bois qu'elles partageaient avec sept autres enfants agités. Il y avait trois bancs devant elles, et deux autres derrière. Tous remplis de préadolescents qui se tortillaient en silence. C'était Sœur Augustine qui enseignait, et tous savaient qu'il valait mieux ne pas parler sans permission.

- Alors, avait dit Sœur Augustine, en ajustant le foulard rose à motifs enroulé bien serré autour de sa tête. Nous allons apprendre les sept péchés capitaux sur lesquels portait le sermon de Père Raymond dimanche dernier. Est-ce que quelqu'un peut me dire de quoi il s'agit?

Des mains impatientes s'étaient levées.

- Oui, Kunle.

Elle avait pointé un garçon bâti au visage rond dans la seconde rangée.

- Ce sont les péchés que Dieu ne veut pas qu'on fasse, avait répondu Kunle, la voix enrouée.
- Oui, merci, Kunle. Et quels sont ces péchés? Quelqu'un d'autre? Toi, Uche.

Uche n'avait pas levé la main, en fait, elle était en train de s'endormir, sa tête tombant petit à petit vers l'avant. Elle avait sursauté en entendant son nom, et avait prononcé un « désolé » aigu et tremblotant.

Sœur Augustine avait lancé un regard impatient à Uche, qui restait silencieuse tandis que sa dent ébréchée mordait sa lèvre inférieure. Ses yeux s'étaient remplis de larmes qui défiaient la gravité, jusqu'à ce que Sœur Augustine demande d'une voix sévère :

- Uche?
- Je ne m'en souviens pas! avait gémi Uche, et les larmes avaient dégringolé, déclenchant les rires de toute la classe.
- Olodo! avait réprimandé Sœur Augustine. D'accord, je vais te le dire cette fois, mais assure-toi de t'en souvenir demain, à la messe.

Hochements de tête vigoureux d'une Uche dûment corrigée.

- Les sept péchés capitaux sont la luxure, la gourmandise, l'avarice, la paresse, la colère, l'envie et l'orgueil. Est-ce que l'un de vous se souvient de leur signification?

Kunle était intervenu :

- L'avarice, c'est quand on veut manger tous les biscuits, même s'ils ne nous appartiennent pas.

- Non, ça c'est la gourmandise, avait contredit un autre enfant.

D'autres élèves avaient renchéri, créant une petite cacophonie alors que chacun essayait de donner la bonne réponse.

Sœur Augustine avait sifflé pour ravoire leur attention et avait mis un doigt sur ses lèvres. Silence. Elle avait défini chacun des sept péchés mortels, en commençant par la gourmandise, et avait coupé court ses explications sur la luxure, dans l'espoir de ne pas devoir aller plus en détails.

Bien entendu, Taiye s'en était rendu compte.

- Et la luxure? Qu'est-ce que ça veut dire?
- Vous êtes encore trop jeunes, mais quand vous serez un peu plus vieux, et que les filles commenceront à regarder les garçons...

Sœur Augustine avait levé un doigt crochu et ses sourcils avaient décrit une danse suggestive, provoquant les ricanements et les rires nerveux de la classe.

- ...et que les garçons commenceront à regarder le nyash des filles, c'est ça, la luxure. Rappelez-vous que Dieu n'aime pas la luxure.

Autre éruption de rires encore plus bruyants.

Taiye avait senti une bouffée de chaleur l'envahir de la poitrine aux joues. Était-ce de la luxure, ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle avait vu Patra se déhancher au ralenti dans le vidéoclip de « Worker Man »?

*Luxures de la chair, mauvaise fille Taiye.*

Ce soir-là, après le catéchisme, Taiye avait retiré le *Oxford English Dictionary* bleu marin de la rangée de volumes de l'*Encyclopaedia Britannica* placés contre le mur adjacent à la porte de la salle de bain, dans la chambre de ses parents. Son père était assis en tailleur sur le lit défait, portait encore son costume bleu marin et ses lunettes rondes chamarrées, et passait en revue une pile de papiers sur ses genoux. Il travaillait même les samedis.

« Que fais-tu, Bébé numéro 2? » avait-t-il demandé, sans détourner les yeux de ses papiers. En tant que Yoruba, il prêtait foi à la croyance selon laquelle Taiye était la plus

jeune des jumelles. Même si elle était née en premier, sa sœur Kehinde avait en réalité été formée en premier, et avait simplement envoyé Taiye avant elle pour s'assurer que le monde était un lieu sûr.

- Je cherche un mot, répondit Taiye. Qu'est-ce que tu fais, Papa?
- Je regarde des chiffres.

Taiye tourna les pages sépia du vieux dictionnaire jusqu'à la lettre L.

## **Luxure**

Prononciation : [lyksyr]

Définition de luxure :

Nom féminin

1. Fort désir sexuel

1.1 [Au singulier] Désir passionné pour quelque chose : luxure pour le pouvoir

1.2 [Théologie] Appétit sensuel considéré comme un péché : luxure de la chair

C'est ainsi que Taiye avait su qu'elle était une pécheresse.

Ce n'était pas seulement le déhanchement de Patra qui avait signalé à Taiye l'impureté de ses désirs. Il y avait aussi son rythme cardiaque qui s'accélérait chaque fois qu'elle voyait Isabella. Ou qu'elle sentait Isabella. Ou qu'elle entendait la voix mélodieuse et suave d'Isabella. Enfants, elles étaient voisines et allaient nager ensemble au Club Ikoyi. À seize ans, dans un brouillard de mélodrame adolescent, Isabella avait arrêté de parler à Taiye. Fin abrupte à une longue amitié. Isabella n'avait jamais donné d'explications, mais Taiye soupçonnait qu'elle n'était pas dupe des bouffées de chaleur qui étourdisaient Taiye chaque fois qu'Isabella lui souriait.

Treize ans et beaucoup de vies plus tard, Isabella était fiancée, mais elle écrivait et appelait Taiye sans arrêt depuis qu'elles s'étaient croisées par hasard dans un concert d'afrobeat à Freedom Park.

C'était un soir inhabituellement frais pour Lagos. Taiye était à la maison depuis dix-sept longs jours, et à part quelques sorties au marché dans les barraques Falomo, elle n'était pas sortie de la maison. Donc, quand la D<sup>re</sup> Savage, durant une de ses visites, avait mentionné que ses nièces iraient danser le soir même, Taiye le prit comme une invitation. Elle lui demanda si elles pouvaient la prendre en chemin.

Habiba et Kareema arrivèrent dans une Jeep noire aux vitres teintées et saluèrent Taiye, un large sourire sur leurs lèvres lustrées. Elles brillaient, non pas grâce à une sorte de lumière intérieure; elles brillaient littéralement. Leurs rallonges raides scintillaient à la lumière des lampadaires, leurs bracelets et boucles d'oreilles tintaient et miroitaient, leurs lèvres, leurs yeux étincelaient. Elles étaient ravissantes, mais Taiye n'était pas d'humeur très bavarde. Elles la reluquaient pendant qu'elle prenait place sur la banquette arrière.

- Enchantée, Taiye, dit Habiba, souriant depuis le siège conducteur. Tantie Folake a dit que tu reviens tout juste du Canada?
- Oui. Enchantée également. Merci d'être venues me chercher.
- Bienvenue à la maison, dit Kareema en souriant. C'était où, au Canada? J'ai des amis à Toronto.
- Halifax.
- Oh, je ne connais personne à Halifax. C'est où?
- C'est plus au nord que Toronto. Il y a beaucoup de Nigériens, mais on est partout, alors ça ne veut pas dire grand-chose.

Taiye rit; les filles aussi.

- C'est petit, mais juste à côté de l'océan, comme l'Île.
- Combien de temps es-tu restée?
- Environ deux ans et demi.
- Ah oui? Tantie Folake a dit que toi et ta sœur étiez parties depuis longtemps.
- Oui, j'étais à Londres quelques temps avant de déménager à Halifax.
- Oh ok. Et ta sœur?
- Elle est toujours au Canada, à Montréal.

Taiye ajusta l'encolure de son caftan, dont les broderies opalescentes tombaient en V jusqu'à son sternum, révélant le début d'un tatouage. Elle avait de petits seins qui excusaient son choix de ne pas porter de soutien-gorge; tout de même, elle se sentait à découvert dans le jet d'air froid du climatiseur.

« J'aime ton haut en kaftan », dit Kareema en tournant sa tête scintillante vers Taiye pour lui adresser un sourire éblouissant. Charmant.

- Merci, répondit Taiye en lui retournant son sourire. Et vous, vous êtes aux études?
- Habiba vient d'obtenir son diplôme de pharmacie à Covenant. J'y suis encore, en ingénierie, il me reste un an. Je veux aller au Canada pour ma maîtrise. À Toronto, par contre.
- Félicitations Habiba, dit Taiye. Et toi aussi, Kareema, en avance.

À part la musique qui pulsait à travers les haut-parleurs, le reste du trajet se passa dans un silence harmonieux. Il y avait quelques embouteillages à Obalende, mais ils se dissipèrent lorsqu'elles arrivèrent sur le pont Ring Road. Au Freedom Park, Habiba stationna habilement la voiture dans la dernière place libre du stationnement bondé. Elles se mirent à marcher vers la scène principale, où une foule dense s'était déjà rassemblée. La fébrilité se propageait partout autour comme un virus impatient. Taiye fit un large sourire, plus à elle-même qu'à quelqu'un en particulier, soudainement reconnaissante de la soirée : un désir d'être enveloppée par la foule, de danser comme si elle était seule, peut-être de se saouler un peu. Elle dit aux filles qu'elle les retrouverait près de la scène et se dirigea vers ce qu'elle présumait être un bar. Un gin tonic – peut-être trois, sans glace, surtout du gin – lui garantirait la douce ivresse qu'elle cherchait.

Plusieurs chaises en plastique étaient parsemées dans le bar à ciel ouvert, toutes tournées vers la scène, majoritairement occupées. Taiye se faufila entre elles. Elle ne reconnut personne, mais il y avait une femme noire à la peau claire, perchée, les jambes croisées, sur un tabouret au bar; son visage en forme de cœur auréolé d'une coupe afro courte. Et elle regardait directement Taiye, les yeux s'agrandissant.

« Taiye Sokky Adejide, c'est bien toi? » demanda Isabella, une bouteille verte de Heineken arrêtée à mi-chemin vers sa bouche.

Sans perdre sa contenance, comme si elle s'attendait à voir son amie d'enfance, Taiye répondit : « Isa, ça fait longtemps! How far? »

Elle ressentit la bouffée familière monter, et elle rit en elle-même. Elle désirait Isabella dès qu'elle avait les yeux posés sur elle; ça n'avait pas changé.

- Regarde-toi! s'exclama Isabella, l'odeur de la cigarette et de l'alcool dans son souffle.
- Tu es superbe! dit Taiye, admirant les boucles, le chandail en V bien serré, et les jeans cintrés, haut sur sa taille, par une ceinture noire.
- Et toi donc! s'exclama-t-elle.

Ses manières étaient exagérées, et elle parlait fort. Taiye se dit qu'elle était peut-être saoule.

- Merci.
- Depuis quand es-tu revenue?
- Ça fait maintenant deux semaines. Et toi?
- J'étais ici, o! Je suis allée au UK pour, quoi, deux ans, à Reading pour ma maîtrise, mais je suis ici depuis.

Elles se regardèrent en silence. Une brise faisait voler le kaftan de Taiye autour d'elle.

Isabelle fit signe à Taiye de s'asseoir sur le tabouret à côté d'elle.

- Es-tu venue ici seule?
- Non.

Taiye pointa en direction de la scène, où Habiba et Kareema serraient leur sac à main et se balançaient les hanches. À pareille distance, elles avaient l'air identiques.

- Toi?
- Mes amis aussi sont en train de danser. Je te présenterai plus tard. Mais on a beaucoup de rattrapage à faire, toutes les deux. How far your sister?
- Elle est à Montréal. Elle sera ici plus tard dans l'année, en fait. Autour de septembre, je pense.
- Wow, alors vous revenez pour de bon?

- Moi oui. Je ne suis pas sûre pour Kehinde. Elle revient avec son mari, alors j'imagine qu'ils vont prendre une décision. Mais je ne pense pas, honnêtement.
- Ah! Kehinde est mariée!

Isabella tapa des mains. « Eyah, avec qui? »

- Un gars qui s'appelle Farouq.
- Musulman?
- Je pense. Je ne suis pas certaine.
- Nigérian?
- Non.
- Oyimbo?
- Je pense. En partie, peut-être. J'ai vu des photos, il a la peau foncée.
- Tu ne l'as pas rencontré?
- Nope.
- Na wa for una sha, je ne connais pas de sœurs qui ne se parlent pas comme vous deux.
- On est spéciales comme ça, dit Taiye en haussant les épaules. Et toi?
- Eh bien, répondit Isabella en tendant la main gauche pour montrer sa bague de fiançailles, un anneau argent et un gros diamant rond. Je suis fiancée!
- Félicitations! Avec qui?

Isabella rit.

- Tu te souviens de Toki?
- Bien sûr que je me souviens de Toki!
- On est tous deux allés à UNILAG, et on est ensemble depuis la troisième année.
- Félicitations, Isa, vraiment, God bless. Le mariage est pour quand?
- On pense à avril prochain, à Dubai.
- Génial.

Taiye se demanda s'il était malhonnête d'exprimer plus de joie qu'elle n'en ressentait réellement.

- Et toi?

- Moi?
- Ah ahn, et toi, jare? Tu vois quelqu'un?
- Non, répondit Taiye en souriant et en baissant le regard vers ses sandales.
- Personne avant de revenir à la maison? la pressa Isabella.
- Non, je n'ai pas été chanceuse comme toi.

Ce n'était qu'un demi-mensonge.

- Na mensonge! Je te connais.

Isa haussa un sourcil pour suggérer quelque chose que Taiye ne saisit pas immédiatement.

- J'ai entendu parler de toi.

Taiye suça ses dents et feignit l'amusement.

- Ma vie est ennuyeuse. Il n'y a rien à savoir.
- Je sais de source sûre que ce n'est pas vrai.
- En tout cas. Tu fais quoi comme travail? fit Taiye pour changer de sujet.
- Gestionnaire de comptes principale chez Adekunle and West! Isabelle rit. C'est très neuf à cinq, mais je peux te le dire, l'argent rentre!
- Contente pour toi o jare. Au moins on n'est pas toutes sans but et sans job.
- Et toi?
- Je ne sais pas trop. J'ai quitté mon boulot dans une pâtisserie à Halifax, et maintenant j'essaie de trouver n'importe quoi.
- Attends, qu'est-ce que tu as étudié à l'université déjà?
- Chimie, mais j'ai fini par travailler principalement dans des cuisines, alors je suis allée à l'académie culinaire pour essayer d'officialiser le tout.
- Académie culinaire, ça sonne fancy.

Isabella s'alluma une cigarette. Elle passa une main dans ses boucles, tordit sa bouche sur le côté pour souffler la fumée loin de Taiye.

- Qu'est-ce que tu vas faire à Lagos? Connais-tu des gens dans la restauration?
- Je ne sais pas encore. Si tu connais quelqu'un qui me paierait pour cuisiner, tu me fais signe, oui?

Taiye ne serait pas en mesure de dire à quel moment précis la qualité de l'air entre leurs corps changea. La plupart du temps, avec les femmes qu'elle ramenait chez elle ou qu'elle suivait, il y avait un mouvement intentionnel, surtout de sa part. Doucement, délicatement, elle captait leur attention grâce à son irrésistible sourire troué, leur communiquait ses intentions. Sans avoir à en faire plus, elle remarquait que l'attraction était mutuelle. Mais malgré son désir, elle n'avait eu aucune intention envers Isabella. En réalité, tous les souvenirs qu'elle avait d'Isabella portaient un parfum salé de honte et de dégoût envers elle-même dont elle avait mis des années à se débarrasser. Taiye ne voulait rien de tout cela. Et pourtant cela faisait quoi, vingt minutes? Même pas. Et pourtant, voilà que la sensation était bien là.

- Où est Toki? s'entendit demander Taiye.

*Pourquoi veux-tu savoir ça, Taiye?*

- À Abuja.
- Pour le travail?
- Oui, pour deux semaines.

Taiye hocha de la tête et se leva.

- Je vais aller prendre des nouvelles des filles, mais c'était vraiment chouette de te revoir.
- Pressée, soudainement?

Isabella essaya de masquer sa déception avec de l'humour.

- Non, c'est jusqu'elles m'ont amenée ici, ce serait malpoli...

Elle ne termina pas sa phrase.

- Ok, donne-moi ton numéro. On devrait s'organiser quelque chose.

Isabella s'interrompit en agitant sa main qui tenait une cigarette, et donna son numéro à Taiye.

- Tu sais, j'ai entendu des choses intéressantes sur toi, Taiye.
- Ah oui? Quoi donc?

- J'ai entendu qu'à Londres tu expérimentais avec...?
- C'est une question?

Isabella haussa les épaules et leva un sourcil méticuleusement dessiné.

- Oui, je suis gaie. C'est bien ce que tu ne demandais pas?

Taiye haussa les épaules. Trop de haussement d'épaules et de sourcils entre elles; Taiye voulait seulement parler sans détours.

- Oui, répondit Isabella.

Tard dans la nuit, après avoir été reconduite par Habiba et Kareema, après avoir monté les escaliers sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller sa mère, Taiye se dévêtit et s'allongea sous la mince couverture. Elle était épuisée par toute la danse, mais le sommeil ne venait pas. Son cerveau tournait et tournait. Puis, un bip de son téléphone l'avertit d'un message :

*C'était vraiment bien de te voir aujourd'hui Taiye. Je suis désolée pour toutes les questions personnelles, je ne voulais pas être si inquisitrice. Laisse-moi me rattraper. Mumsie prépare des petites côtelettes pour Pâques, tu devrais venir.*

Après la messe de Pâques et un repas silencieux de soupe de poivrons et de riz vapeur ofada partagé avec sa mère et sa grand-tante, Taiye drapa son corps mince dans une chemise blanche ample cintrée à la taille, et enfila une paire de jeans foncés qui épousaient ses hanches. Elle s'apprêtait à appliquer un rouge foncé sur ses lèvres avant de changer d'avis.

*Qu'est-ce que tu cherches, Taiye?*

Elle répondit à son reflet en haussant les épaules et partit.

La mère d'Isabella, Sabirah, vivait encore à deux adresses de la maison d'enfance de Taiye. Lorsque Patience, la servante rondelette aux grands yeux, mena Taiye à l'intérieur,

Isabella était occupée devant la table à dîner aux côtés de sa mère, ses hanches se balançant dans une tunique de dentelle couleur beurre. Elles plaçaient des samosas aussi grand que la paume d'une main et des rouleaux de printemps sur un plateau en plastique blanc.

- Tu es venue! s'exclama Isabelle. Mummy, tu te souviens des jumelles qui habitaient au bout de la rue?

Sabirah esquissa un mince sourire sans conviction.

- Bien sûr que je me souviens des jumelles. Ça fait longtemps.

Elle salua Taiye avec empressement, si brièvement, en fait, qu'elle n'avait que pressé légèrement sa joue chaude contre celle de Taiye et tapoté l'épaule. Mis à part les fines lignes aux coins de ses yeux et de ses lèvres pulpeuses, Sabirah ressemblait en tous points au souvenir que Taiye gardait d'elle. Un foulard en soie rouge enveloppait les boucles de cheveux qui lui tombaient aux épaules, où reposait élégamment un boubou en adire mauve et jaune.

- Laquelle es-tu?

Sa voix était un ronronnement calme et posé. Pour Taiye, elle avait toujours eu l'air de s'ennuyer et d'être vaguement désintéressée de tout, sauf de sa fille unique et de leur maison – qu'elle gardait toutes deux impeccables.

- Je suis Taiye. Bon après-midi, ma. Joyeuses Pâques.
- Joyeuses Pâques. Comment va ta mère?
- Elle va bien. Elle est à la maison.
- Ça fait longtemps que tu es venue à la maison abi? Quand es-tu revenue?
- Cela fait quelques semaines.
- Et ta sœur, elle est de retour aussi?
- Elle sera là dans quelques mois.
- Haba, tant de questions, interrompit Isabella. Taiye, veux-tu quelque chose à boire?
- Juste de l'eau, merci.
- Ok, viens avec moi, on va passer par la cuisine. Il y a des gens dans la cour.

Taiye la suivit dans la cuisine, démodée mais impeccable, jusque dans la cour arrière, spacieuse et recouverte de gazon luxuriant. Au centre se dressait un auvent blanc. Dessous, un festin et quelques personnes que Taiye ne reconnut pas au premier regard. Elle suivit Isabella jusqu'à une glacière en plastique bleu remplie de gros morceaux de glace irréguliers et de bouteilles de boissons gazeuses, de bière et d'eau.

- Hé tout le monde, voici Taiye, annonça Isabella à la petite foule d'invités. Nous sommes voisines depuis l'enfance.

Taiye essaya d'être amicale, d'avoir l'air intéressé, mais elle était distraite. À la lumière du jour, durant la célébration de la résurrection du Christ, Taiye pensait qu'elle aurait arrêté de ressentir ce qui s'était manifesté entre elle et Isabella le soir d'avant. Mais elle se trompait. La chose restait; elle avait mariné dans sa propre ferveur (la ferveur d'un béguin d'enfance irrésolu) et était devenue plus puissante : un béguin d'enfance calcifié par le rejet, puis transformé en une sorte de désir sacré. Taiye savait qu'elle aurait dû partir. Au lieu de quoi, elle se prit une bière dans la glacière et commença à bavarder avec les autres.

Malgré qu'elle avait passé toute la journée et une bonne partie de la soirée à la fête d'Isabella, ou peut-être pour cette raison, les souvenirs de l'après-midi se brouillèrent dès qu'elle partit. Isabella la suivit et marcha avec elle les cinq minutes qui séparaient leurs deux maisons. Elle semblait vibrer au rythme de la brise nocturne, son visage se balançant dans l'air devant elle. Toutes deux étaient considérablement intoxiquées – Isabella par les nombreux verres qu'elle avait calés, et Taiye par l'attention fervente qu'Isabella lui portait. Quand Isabella s'invita dans la chambre de Taiye, elle la laissa faire. Mais quand elles arrivèrent en haut, elle paniqua et bredouilla qu'elle avait besoin d'eau froide.

Le temps que Taiye revienne de la cuisine avec une carafe d'eau en plastique et deux petits verres, la robe en dentelle d'Isabella n'était plus qu'un amas de tissu à ses pieds. Son sourire avala Taiye dans un tourbillon. L'air entre leurs corps – Isa dans des sous-vêtements noirs et Taiye tout habillée – était chargé d'électricité. Isa traversa l'espace qui les séparaient en quatre pas languides; Taiye les avait comptés. Isa embrassa une ligne douce le long du lobe d'oreille de Taiye, sa mâchoire, le coin de sa bouche, tout en fredonnant une mélodie qui avait longtemps hanté Taiye. Une mélodie que Taiye oubliait presque immédiatement après l'avoir entendue.

Isabella regarda Taiye droit dans les yeux avant de s'approcher de ses lèvres. Taiye, qui savait ce qui s'en venait, recula. « Isa, qu'est-ce que tu fais?

- J'essaie de t'embrasser.

Isabella était nonchalante; elle n'était pas gênée, pas habituée à se faire rejeter.

- Et Toki?
- Quoi, Toki?
- Vous êtes fiancés.
- Comme s'il ne couchait pas à droite et à gauche, s'esclaffa-t-elle.
- Écoute, je ne souhaite pas faire partie d'une sorte de plan de revanche.
- Calme-toi, jare, ce n'est pas ça.
- C'est quoi, alors?
- Je ne t'attire pas?
- Tu es saoule.
- Oui. Je ne t'attire pas? Sourcils levés.
- Ça n'a rien à voir. Je ne couche pas avec mes amies.

Haussement d'épaules.

- Nous ne sommes pas réellement amies, par contre, n'est-ce pas?

Le sourcil toujours levé.

- J'aimerais l'être.

Haussement d'épaules.

- Pas moi.

Les pupilles d'Isabella étaient des disques sombres au milieu d'iris brun miel. Sa bouche esquissa un sourire, mais ses yeux restèrent muets tandis qu'elle continuait.

- Mais si tu refuses, je vais remettre ma robe et partir.

Un long silence s'en suivit.

Taiye ne refusa pas.

Elle était une amante qui s'adaptait, rapide à deviner les préférences de sa partenaire et particulièrement inquisitive dès que les désirs de celle-ci n'étaient pas parfaitement clairs. Avec Isabella, Taiye prit les rênes. Isabella était souple, avide et vocale. Elles étaient toutes deux ivres, le point d'inhibition étant dépassé depuis longtemps.

- Essaie de ne pas faire trop de bruit, ma mère dort, dit Taiye contre la douce gorge d'Isabella.
- Oh, murmura Isabella. Tu as une bien haute opinion de toi-même.
- Non, ce n'est pas... Je veux dire... En fait, oui.

Puis vinrent les baisers, les halètements, les doigts allant et venant fermement, la langue léchant, une morsure ici, une sucette là; Isabella jouit rapidement, fort, plusieurs fois. Puis, le visage encore déposé sur la chaleur des cuisses d'Isabella, Taiye se doigta et se fit venir.

La vérité était que Taiye aurait été heureuse avec seulement un baiser. Elle s'en rendit compte, de nouveau seule dans son lit, quelques instants avant de s'endormir.

À présent, leur aventure durait depuis plus longtemps qu'aucune des deux n'auraient pu le prédire. Taiye se disait qu'elle ne voulait plus voir Isabella, mais la mise en pratique se révélait difficile. Ses résolutions en la matière avaient toujours été faciles à balayer. Le jour avant que Taiye aille chercher Kehinde à l'aéroport, Isabella s'était pointée devant le portail de leur maison dans la Honda rouge de son fiancé.

« Je ne resterai pas longtemps. Aussi, j'ai amené du suya. »

Elle lui donna la viande rôtie emballée dans du papier journal, et commença à se déshabiller dès que Taiye ferma la porte de sa chambre. Et Taiye, une bouteille en plastique de thé glacé zobo à l'hibiscus dans une main et deux verres coincés dans le creux de son coude, s'était tenue là, sans défense.

Après, Taiye dit : « Il faut qu'on arrête. »

- Okay, répondit Isabella, en léchant un reste de poudre épicée sur ses doigts. Je comprends... Ce n'est pas vraiment mon truc de toute façon. Je veux dire, je ne suis pas lesbienne ni rien.

Elle expira bruyamment et leva sa tête couverte de sueur vers le plafond. Les yeux fermés, elle ajouta :

- C'est juste... Je ne sais pas. J'aime être avec toi, Taiye...

Taiye secoua la tête lentement, ayant déjà entendu la même rengaine de femme « hétérosexuelles » plusieurs fois. Elle n'avait pas eu de nouvelles d'Isabella depuis. C'était une bonne chose.

*C'est une bonne chose, Taiye.*

Oh, la difficulté d'être une meilleure version de soi-même.

- Coca-Cola, je ne l'appellerai pas, dit Taiye au chat qui ronronnait doucement sur ses genoux.
- Qui n'appelleras-tu pas?

Taiye sursauta, et le chat se sauva.

- Désolée, je ne voulais pas t'effrayer, dit Farouq en entrant dans la cuisine.

#### 4. Kehinde (p. 86-93)

J'habite à Montréal depuis mes 18 ans.

C'est la première fois que je reviens à la maison depuis mon départ. J'étais blessée, j'avais besoin de m'éloigner. Au début, je n'ai pas dit à ma sœur que je me magasinais une université canadienne pendant qu'elle envoyait ses demandes à des établissements britanniques. Ça aurait certainement été plus facile si j'avais fait comme elle, à cause de notre double citoyenneté, mais je voulais aller ailleurs, loin d'elle. Bien sûr, je voulais que cette nouvelle la blesse. Et j'ai réussi. Son visage s'est décomposé quand je lui ai annoncé.

« Mais tu as besoin d'un visa étudiant. Ça ne va pas être plus cher? En es-tu certaine? »

Oui, j'avais besoin d'un visa. Taiye était déjà partie depuis environ un an quand mon visa a enfin été approuvé. Oui, c'était beaucoup plus cher. Alors j'ai postulé à tous les emplois étudiants, les subventions et les bourses d'études dénichés sur le site de l'université. Oui, j'en étais certaine.

Et maintenant.

Et maintenant je veux savoir à quoi a bien pu ressembler la vie de Taiye depuis qu'on s'est éloignées à l'adolescence. Parce que – et je n'en suis pas fière – je l'ai punie chaque jour depuis que Tantie Bisi m'a arrachée à l'emprise d'Oncle Ernest. Je l'ai punie par de longs silences; c'est à peine si je la regardais.

À notre retour de Londres, Taiye et moi avons étudié à l'école secondaire de notre mère, Queen's College. Nous sommes restées pensionnaires moins d'un mois avant que notre mère ne vienne nous chercher – elle ne supportait pas d'être aussi loin de nous. J'aimais le Queen's College – les dortoirs surpeuplés, les salles de classe, le fait que Taiye et moi étions dans différentes maisons, moi à Emotan, Taiye à Dan Fodio, comme notre mère à l'époque. Tout cela me donnait de l'espace loin de ma jumelle, loin du refoulement de tous ces sentiments pourris que je voulais déverser sur elle. L'école était assez grande pour que notre sororité soit méconnue, du moins au début. Nous n'étions pas dans le même groupe, alors quand j'ai rencontré mes camarades de classe, j'étais seulement *Kehinde*, et

non *l'une des jumelles*. Comme je ne voyais pas le visage de Taiye fondre en panique dès qu'un professeur l'appelait, je ne sentais pas le désir instinctif de parler pour elle comme avant. Elle dû apprendre à parler pour elle-même. Le temps que nos camarades s'aperçoivent de notre ressemblance, elles pouvaient nous distinguer l'une de l'autre grâce à ma personnalité et à mon corps qui s'adoucissait. Même si je me purgeais souvent, mon corps continuait de s'élargir.

À l'école, j'étais pétillante. Même quand nous sommes devenues des élèves de jour, l'école était mon échappatoire; de la maison, et de tout ce qui s'y était passé. Je voulais des amis à moi, une vie à moi. C'était facile d'être mon amie parce que je restais superficielle, légère et amusante.

« Comment ça se fait que tu sois si aimable et gentille, et ta sœur, aussi snob? », m'avait demandé une fille en cours de biologie.

Je n'avais pas défendu Taiye. Je n'avais pas dit : « Elle n'est pas snob, juste terriblement gênée. » J'avais juste haussé les épaules.

Une autre fois, pendant une pause, je faisais la file pour acheter des collations à la petite confiserie tout en parlant avec la fille devant moi, quand quelqu'un au bout de la file avait crié : « Ahn ahn cette fille! Pourquoi regardes-tu toujours Isa comme une leleh? » C'était du slang du Queen's College pour « lesbienne ».

J'avais regardé pour voir à qui elle s'adressait : Taiye.

Ma sœur se tenait immobile et bégayante, ses yeux me cherchaient. Ils m'avaient trouvée, et je savais ce qu'elle me demandait, mais j'avais détourné le regard. Quand j'avais regardé de nouveau dans sa direction, elle avait disparu. Il y en avait beaucoup, de ces négligences. Trop. Elles s'empilaient pour former une profonde blessure. Le problème, c'est que Taiye n'a jamais arrêté de me chercher du regard. Chaque fois que j'étais témoin de la cruauté nonchalante des autres adolescentes envers elle, ses yeux me cherchaient, et me trouvaient toujours. Cela avait duré ainsi jusqu'à la fin du secondaire, puis elle était partie.

Et maintenant, après tout ce temps, nous sommes réunies à la maison de nouveau.

Et tout cet éloignement, je ne peux pas dire que ça en ait valu la peine. Je n'arrive pas à mettre le doigt sur ce dont je voulais rester loin. Je le ressens comme une perte. Un sentiment familier, mais beaucoup moins puissant que celui qui m'a submergée durant ma première année à Montréal, quand une masse plombée et écrasante se répandait en moi.

Ça a commencé en hiver, une saison sordide. Les rafales de vent traversaient mes minces couches de vêtements, et j'étais certaine que tout le sang de mes doigts et de mes orteils gèlerait. Ma peau était irritée par la sécheresse, et je n'arrivais jamais à me réchauffer. Mais peu importe l'acuité de la souffrance de mon corps, mon esprit était frappé dix fois plus fort. Quelque chose a changé, craqué. Plusieurs fois, en marchant le long des trottoirs glacés, j'ai envisagé me jeter dans la tourmente de la circulation. Je ne voulais pas vraiment mourir; j'étais juste fatiguée, frigorifiée, et tellement seule.

Dans la salle à dîner, dans ma quête de ressentir n'importe quoi d'autre, je tergiversais entre ignorer mon appétit entièrement et, dans un brouillard de faim étourdissant, engouffrer des assiettes et des assiettes de bouffe de cafétéria fade. J'en ai fait une habitude, et j'ai continué à me purger autant que je le pouvais. L'habitude était difficile à défaire; elle est restée longtemps.

L'été est arrivé, et j'ai réalisé que j'étais trop grosse pour les T-shirts, jeans et robes que j'avais apportés de la maison. J'avais grossi plus que jamais auparavant, et je détestais ça.

J'avais toujours détesté mon corps. Enfin, pas toujours...

Je détestais mon corps depuis longtemps. Je haïssais toutes les façons dont il m'avait trahie.

J'ai passé l'été enveloppée dans ma honte, écumant de jalousie. J'enviais le corps des autres femmes. J'enviais les femmes grosses qui exhibaient leurs courbes pulpeuses sans aucune gêne, leurs mollets rebondissant à chaque pas. J'enviais les femmes minces qui lézardaient sans effort en short et en T-shirt, sans rien qui dépassait, juste une peau lisse sur des muscles lisses sur des os délicats. J'enviais quiconque ne détestait pas son corps. Ceux qui mangeaient sans hésitation ni honte préalable, sans penser à toutes ces calories qui étireraient leur chair.

C'était une question de beauté, oui, mais aussi d'appartenance. Les gens traitent avec gentillesse les personnes dont ils aiment l'apparence, et les invitent à faire partie de leur communauté. Chaque fois que je me regardais dans le miroir, je voyais une personne presque aussi belle que Taiye, presque aussi chanceuse, mais qui n'y était pas tout à fait. Corps trop mou à tous les mauvais endroits, et marqué par une laideur ineffaçable et invisible.

J'appelais souvent notre mère. On ne parlait de rien, mais elle était douce.

Je masquais mon numéro et appelait souvent Taiye aussi, sans dire un mot, mais pour l'écouter demander : « Allô? Allô? Qui est-ce? Est-ce que ça va? »

Parfois, elle restait en ligne sans rien dire non plus, elle respirait sans bruit à l'autre bout du fil jusqu'à ce que je raccroche.

C'est ainsi que j'ai su qu'elle se sentait seule, elle aussi.

J'ai sorti la boîte contenant les lettres de Taiye de ma petite valise à côté de mon lit. Excepté mes documents de voyage et quelques photographies et bijoux, c'était la seule chose que je traînais dans mon bagage à main.

### ***Lettre 1***

*29 septembre 2005*

*Appartement de Tantie Yemisi*

*Chère Kehinde,*

*J'ai essayé de t'appeler ce matin, mais tu n'as pas répondu, alors je vais t'écrire ce que je voulais te dire.*

*L'appartement a beaucoup changé depuis la dernière fois où nous y sommes allées.*

*Il y a des boîtes à moitié vides partout, même si ça fait longtemps qu'ils vivent ici. Je ne pense pas que Tantie Yemisi m'aime. Elle est vraiment difficile à saisir. Comme si elle était fâchée en permanence et qu'elle attendait juste que je l'énerve pour sauter sur l'occasion. J'essaie de tout faire avant même qu'elle ne le demande, mais rien n'y fait!*

*Ils vont à la messe trois fois par semaine! Et les tantes nigérianes ne savent que donner des ordres comme si j'étais leur bonne.*

*Dernièrement, je reste à la bibliothèque de plus en plus longtemps pour ne pas être dans sa maison et l'énerver par ma respiration.*

*En tout cas. Londres a un air de Lagos parfois, parce qu'il y a tellement de Nigériens. J'aime mes cours et –*

*Oh mince, elle m'appelle, je dois y aller.*

*Bisou,*

*Taiye*

### ***Lettre 3***

*29 octobre 2005*

*C'est notre premier anniversaire séparées. J'espère que tu t'amuses plus que moi. Tu ne réponds toujours pas à mes appels, je ne sais pas trop quoi faire. Mumsie m'a appelée pour me chanter un air. Ça m'a fait pleurer. Elle a dit que tu étais sortie avec des amis.*

*Je m'ennuie de toi,*

*Taiye*

### ***Lettre 4***

*11 novembre 2005*

*Bibliothèque du campus*

*Kehinde,*

*See me see wahala o!*

*Cette femme m'a enfermée dehors hier soir, et elle a caché la clé de secours. J'ai sonné, mais elle n'a jamais répondu. J'ai fini par m'asseoir sur le porche froid, où je suis restée pendant quatre heures avant que Sade revienne de je-ne-sais-où.*

*Tu sais ce qui est drôle? Elle ne m'a même pas demandé pourquoi j'étais embarrée dehors; elle n'a pas eu l'air surprise du tout. Et aujourd'hui, Tantie Yemisi ne m'a pas adressé la parole de toute la journée, surprise surprise.*

*Avant que Sade parte pour le travail; elle est venue dans ma chambre et a mis une clé sur ma table de chevet. Elle m'a demandé de ne pas le dire à sa mère, et de ne l'utiliser que pour les urgences comme hier soir.*

*Je pense qu'elle est enceinte. Sa mère va perdre la tête. Qu'importe, Sade m'a envoyé des offres d'emploi sur le campus et une annonce de recherche de colocataire. Elle essaie d'être subtile, mais je comprends. Je suis reconnaissante, sha.*

*Honnêtement, je me sens mal pour elle. Sa mère est une foutue dictatrice. Elle n'est gentille qu'avec Dapo et Jide, et ils ne vivent même plus ici. Ils viennent encore le dimanche pour souper. C'est le seul moment où elle est de bonne humeur.*

*Je suis trop fatiguée pour te confier toute la merde, mais j'essaierai de t'appeler demain.*

*Bisou,*

*Taiye*

## ***Lettre 15***

*18 février 2006*

*Asylum Road, Pekham*

*Kehinde,*

*Alors, tu évites mes appels ou quoi?*

*J'ai appelé Mumsie hier et demandé à te parler, mais elle a dit que tu n'étais pas à la maison.*

*Je suis inquiète pour Mumsie. Lui as-tu parlé récemment?*

*Je travaille trop, j'économise et j'étudie pour les examens, mais j'ai déménagé!*

*Je vis avec cinq autres personnes dans une chambre au sous-sol à Pexham. La maison est vieille et un peu horrible. Des coquerelles se cachent dans la plupart des armoires, et des souris parcourent les murs et les lattes du plancher. Mais sais-tu ce qui n'y est pas? Une tante méchante qui ne sait pas comment traiter un être humain!*

*Quant à l'école, je ne sais pas pourquoi j'étudie la chimie, je te le jure. Mais j'ai bien réussi mes examens, alors voilà.*

*C'est pas mal ça, ma vie : école, travail, messe – j'ai commencé à y aller régulièrement, juste parce que c'est familial. J'ai essayé de me faire des amis, et j'ai rencontré des gens bien. Mais quand on a une conversation en groupe et que j'ai quelque chose à ajouter, je me sens tellement nerveuse, et quand j'ai le courage de dire quelque chose, le sujet a déjà changé! Donc, je ne sais plus. Cette fille, Shanti, m'a demandé si j'étais gênée ou juste snob! Je voulais crier que je ne suis pas snob, que les gens parlent tellement vite et qu'ils sautent de sujet en sujet, et qu'ils parlent tous si fort! Même quand je dis quelque chose, ils n'ont pas l'air de m'entendre. En tout cas sha, tout va bien. J'ai essayé de faire de la soupe aux poivrons la nuit dernière. Pas mauvais.*

*Bisou,*

*Taiye*

*Ps : Sade est venue me voir hier. Elle EST enceinte. Je vais l'accompagner à la clinique. Je ne veux pas trop y penser, pour mon salut autant que pour le sien. Tu aurais dû la voir quand elle m'a demandé de l'accompagner. Ses yeux étaient bouffis d'avoir pleuré toute la journée. Elle n'a pas voulu me dire qui est le père. J'imagine que ça n'a pas d'importance.*

***Lettre 23***

*2 juillet 2006*

*Asylum Road, Peckham*

*K,*

*Je viens de rentrer. J'étais à une fête. Je suis saoule saoule et j'aime ça.*

*Oh mon dieu, j'ai dansé avec quelqu'un qui n'était pas un garçon et j'ai aimé ça et je suis saoule.*

*Je veux te dire cette chose, c'est que je me parle parfois, comme quand j'ai besoin de parler à quelqu'un, parce que tu ne me réponds pas et que Mami est bizarre des fois. Donc oui*

*Mnnuie de toi*

*T*

J'ignore depuis combien de temps je suis dans ma chambre d'enfant, en train de lire ces lettres. J'essaie de les lire en ordre chronologique, mais elles ne semblent pas classées dans aucun ordre précis. Je les lis en silence, et les mots portent le son de la voix de Taiye dans ma tête pour que je puisse entendre sa douleur.

Parfois, les lettres de Taiye sont drôles, ou étranges. Comme celle-là, datée de la nuit où Farouq et moi nous sommes mariés.

***Lettre no 64***

*10 août 2012*

*Quelque part dans le sud de Londres*

*K,*

*Je viens de te voir au club. Je dansais avec cette fille que j'ai ramenée à la maison. Je suis pompette, je me sens incroyable. Je t'ai vue! Ça ne pouvait pas être toi, mais c'était toi. La vie est foutument bizarre, et tout est possible. Cette fille est bien sha, elle a un jouet en acier inoxydable, MAIS je suis bien trop pétée pour jouer avec ça. Et tu ne veux sûrement clairement pas en entendre parler! Ok, ok, ok, je dois y alleerrrrrr. J'ai trouvé un reçu dans ma poche de manteau, c'est pour des chanterelles et des pétoncles et du beurre bio, ha! Pourquoi suis-je si conne et prétentieuse?!*

*Toujours,*

*T*

## 5. Kambirinachi (p. 169-178)

C'est un soleil gorgé de lumière qui reposait bas sur l'horizon le jour du mariage. Au grand chagrin de la famille de Banji, la cérémonie n'était ni traditionnelle, ni chrétienne, mais plutôt une simple formalité : il s'agissait de signer le contrat de mariage au bureau de l'état civil, les parents du marié et Tantie Akuchi servant de témoins. Durant toute la durée de la procédure, Kambirinachi faisait de son mieux pour chasser les pensées qui la ramenaient à sa mère, dont l'absence s'était transformée en vide comblé par la lassitude.

Ensuite, ils roulèrent sur la route cabossée menant à la propriété de la famille de Banji pour célébrer. Sa famille n'essaya pas d'entacher la fête de leur déception, non seulement vis-à-vis son choix de rejeter une cérémonie traditionnelle, mais aussi d'épouse. Ce n'était pas, encore une fois, qu'ils n'aimaient pas Kambirinachi; ils se préoccupaient seulement de son étrangeté et du fait qu'elle avait pour seule famille une tante sans enfant en relation avec un homme marié. En vérité, toute l'affaire était assez honteuse, mais pouvait-on vraiment punir la fille pour le manque de respectabilité de sa famille? Elle était magnifique – envoûtante. Ses grands yeux subjuguèrent d'un seul regard. Elle était bien éduquée : elle saluait les aînés, offrait prestement son aide sans jamais attendre qu'on la lui demande, partageait généreusement le peu qu'elle semblait avoir. C'était peut-être juste ça – le fait qu'elle possédait si peu – qui alimentait leurs doutes.

Tout de même, Kambirinachi offrait une vision saisissante dans son iro et son buba rayés cramoyés, crème et bleu marin, la tête couronnée d'un gele doré savamment enroulé et déployé tandis qu'elle agrippait le bras mince revêtu de caftan de son nouveau mari. Sa tante Akuchi et Yusuf, son « amant effronté », partageaient une table avec la mère de Banji. Une dizaine de tables en plastique louées parsemaient l'enceinte, décorées de nappes en adire violet, les coins attachés aux pattes grâce à du ruban de satin rose pâle formant de grosses boucles fanées par la chaleur. Chaque table offrait schnapps et noix de kola, et étaient occupées surtout par des amis de la famille de Banji, dont la plupart observaient la mariée inconnue avec admiration et confusion.

Kambirinachi restait imperturbable. Le regard fixé sur Banji, elle avait à peine conscience de qui que ce soit d'autre. Ils dansèrent, dansèrent et mangèrent, et lorsqu'ils s'agenouillèrent aux pieds de leurs aînés pour recevoir leurs souhaits de longévité, de

prospérité et de fertilité, elle ne ferma pas les yeux comme elle aurait dû. Elle les garda plutôt fixés sur les mains noueuses de Banji sur les siennes.

Le jeune couple passa sa première nuit comme mari et femme dans la hutte « lune de miel » ainsi arbitrairement nommée à Apatala Village, un site spacieux et luxuriant de palmiers, de cocotiers, de manguiers, d'hibiscus et d'amandiers. Parmi tout ce feuillage, dix grandes huttes en toit de chaume encerclaient un étang à poissons artificiel de la taille d'une petite piscine. Apatala Village avait été construit dans l'idée de reproduire l'expérience pittoresque d'un village pour les voyageurs européens désireux de se tremper l'orteil dans la vie rurale d'Ife sans avoir à s'immerger entièrement. Toutefois, ce n'était qu'une mascarade; les huttes avaient l'air climatisée, et les planchers en céramique étaient recouverts de magnifiques tapis à motifs en fibre de raphia. La seule différence entre la hutte de lune de miel et les neuf autres était le lit : un cœur inversé recouvert de draps en soie rouge qui fit éclater de rire Kambirinachi sitôt qu'elle le vit. C'étaient les sœurs de Banji qui avaient réservé la hutte et Kambirinachi n'arrivait pas à savoir si leur choix était sincère – ce qui signifierait que leurs goûts étaient discutables – ou cruel. De toute façon, une fois qu'ils furent enfin seuls dans la chambre, trop de joie frémissait sous sa peau pour n'accorder ne serait-ce qu'une seule pensée à autre chose que son mari et son corps magnifique.

Dès qu'ils mirent le pied dans la hutte nuptiale, Banji devint inhabituellement gêné. Il détournait le regard et se grattait le crâne, regardant distraitemment autour, des meubles en canne à sucre à la chaîne stéréo rutilante posée contre le mur devant le lit.

- Banji, murmura Kambirinachi depuis le lit où elle était déjà perchée.
- Mm-hmm? répondit-il, évitant son regard.
- Quelle sorte de musique ont-ils? demanda-t-elle.
- Heum...

Il tripota la collection de cassettes et de vinyles.

- Bob Marley, Manu Dibango, Angélique Kidjo, Ebenezer Obey, King Sunny Adé, Stevie Wonder... Il y a du choix.
- Que dirais-tu de Manu Dibango?

Banji prit le disque *Soul Makossa*, le plaça délicatement sur la table tournante poussiéreuse, et laissa tomber l'aiguille. Le temps qu'il se retourne vers sa femme, celle-ci était déjà en train de danser, encore assise. Les yeux fermés, se trémoussant les épaules, elle dénoua tranquillement le gele de sa tête et laissa les tresses épaisses tomber en cascades sur ses épaules. Kambirinachi se leva et dansa vers son mari, toute souriante, l'invitant à danser avec elle. Le sourire timide de Banji s'agrandit, et il se lança dans le rythme de Manu Dibango. À deux, ils dansèrent, se rapprochant et s'éloignant l'un de l'autre à tour de rôle. Jusqu'à ce que l'un deux – difficile de déterminer qui – agrippa l'autre et l'embrassa.

Oui, ils s'étaient embrassés de nombreuses fois auparavant, des baisers mouillés, impatients, mais rien de tel, rien qui ne laissait entendre une faim aussi dévorante. Kambirinachi prit les devants. Elle déshabilla lentement Banji et lui demanda de faire de même. Ils se regardèrent longuement, et le temps qu'ils s'embrassent de nouveau, Banji avait oublié sa gêne.

Les nuages étaient inconsolables le dimanche où Kambirinachi et Banji déménagèrent à Lagos. Mais le ciel pleureur ne les dérouta pas. Pas plus que les supplications d'Akuchi. « Pourquoi ne pas attendre à demain ? » demanda-t-elle, les sourcils noués d'inquiétude alors que Banji empilait leurs sacs dans la camionnette brun clair rouillée de son ami. « Je ne suis pas rassurée de vous voir prendre la route avec toute cette pluie. »

L'averse cognait sur les fenêtres comme un tonnerre d'applaudissements.

« Ne t'inquiète pas, Ma. » Banji toucha son épaule de sa main mouillée. « Nous serons très prudents. »

Il voulait la rassurer, mais son T-shirt détrempé n'avait rien pour l'empêcher de croire qu'ils déraperaient sur la route délabrée jusque dans un fossé. Ou qu'ils auraient affaire à des voleurs opportunistes sur l'autoroute Lagos-Ojoo, ou qu'ils entreraient en collision avec n'importe quel soûlon roulant en sens inverse. À toute allure, l'imagination de sa mère faisait défiler tous les scénarios possibles, dont l'unique issue était un accident dans lesquels sa nièce finissait blessée, ou pire. En vérité, au plus profond d'elle-même, elle était désemparée de la voir partir.

Mais Banji avait une entrevue le lundi au service comptable d'une entreprise en microfinancement, un nouveau projet mis sur pied par un expatrié autrichien. C'était un projet de développement servant à apaiser la culpabilité que sa femme entretenait vis-à-vis de leur mode de vie luxueux dans un pays politiquement agité. Durant les quinze ans du couple au Nigéria, un chef d'État avait été destitué après plus de huit au pouvoir, puis le suivant avait été assassiné après un peu moins de 200 jours en poste. Celui d'après avait démissionné près de quatre ans après son arrivée au pouvoir, et il y avait ensuite eu une pause de régime militaire, le début de la Seconde République. Mais cela n'avait duré que quatre ans et 91 jours avant que le président ne soit destitué et que le régime militaire ne soit de retour.

La femme de l'expatrié insistait pour que son mari embauche de jeunes diplômés et qu'il soutienne l'économie locale, puisque de toute évidence, le gouvernement ne serait pas de leur côté. L'oncle de Banji, qui connaissait un homme faisant des affaires avec l'expatrié, avait parlé en faveur du garçon, et lui avait déniché une entrevue. Banji ne la manquerait pour rien au monde, même s'il pleuvait des éclats de verre. Il avait besoin d'un emploi stable; il devait désormais prendre soin de sa femme.

Ainsi, sous l'auvent en plastique bleu qui recouvrait l'entrée antieffraction de la maison, Banji donna un câlin d'au revoir à Akuchi et embarqua dans la camionnette, histoire de laisser un peu d'intimité aux deux femmes.

Akuchi enveloppa Kambirinachi d'une étreinte chaleureuse. Elle chuchota une bénédiction sur la fille et planta un baiser sur son front mouillé.

- Allez, va ma chérie, eh, dit-elle. Appelle-moi dès votre arrivée à Lagos.
- Oui, Ma.

Kambirinachi renifla avant de rejoindre Banji dans la camionnette.

Ils avaient déjà passé les portes de l'enceinte d'Akuchi quand elle lui demanda de s'arrêter. Elle sortit dans la pluie et courut dans l'entrée en gravier jusque dans les bras de sa tante, et répéta encore et encore, « Merci, je t'aime, merci. »

L'averse se mua en bruine, puis en déluge torrentiel plusieurs fois durant les cinq heures et demie de route jusqu'à l'île de Lagos. Une main douce posée sur le genou noueux de Banji, Kambirinachi regardait le paysage vert et à ciel ouvert d'Ife, qu'elle n'avait pas quitté depuis que sa mère l'y avait abandonnée sept ans plus tôt, au gris triste de l'autoroute. Puis, elle s'endormit lentement, la tête contre la fenêtre. Elle ne se réveilla qu'à leur arrivée à Yaba. Elle cligna des yeux pour chasser le sommeil de ses yeux secs juste au moment où ils passaient le portail bleu usé de son ancienne école secondaire. Les souvenirs de ses anciens collègues de classe envahirent son esprit. Les souvenirs de Mercy étaient les plus vivants.

Elle n'avait pas beaucoup évoqué sa vie d'avant avec Banji. Pas un mot sur toute sa malchance qui était sa punition pour avoir choisi de vivre dans ce monde et d'abandonner son Clan. Pas un mot sur la façon dont les voix parfois l'accablaient, rarement aujourd'hui, mais quand même. Ainsi, quand Banji lui avait posé des questions sur sa mère, dans les premiers jours de leur fréquentation, Kambirinachi avait simplement répondu : « La mort de mon père était trop pour elle. Ça l'a brisée, probablement. »

Pas un mot sur la peur que sa mère la blâme, qu'elle savait, d'une certaine façon, que la mort de son mari était l'œuvre de Kambirinachi.

Les bouchons de circulation de Yaba à Surulere, leur destination finale de la journée, étaient interminables, tout comme la pluie. Ils allaient rester chez l'amie d'enfance de Banji, Toyosi Awosika. Toyosi en était à la moitié de son année de service national et vivait dans un appartement plutôt spacieux de deux chambres, situé dans un immeuble récemment rénové et payé par ses parents qui croyaient que leur fille louait l'autre chambre à un collègue pour suppléer sa maigre allocation du service national. En vérité, elle voyait secrètement un homme marié qui préférait que le lieu reste un sanctuaire privé pour leur liaison, et payait donc pour garder la chambre inoccupée.

Banji était l'une des trois personnes au courant de l'affaire. Une semaine auparavant, il lui avait demandé au téléphone : « Es-tu sûre que ça ne le dérangera pas que nous soyons là? » « Oui, jare! En fait, il ne sera pas en ville, donc pas de wahala du tout. »

Le temps qu'ils traversent l'enceinte, le soleil avait commencé sa lente descente, peignant le ciel nuageux de bandes orange et magenta. Kambirinachi n'avait jamais rencontré Toyosi en personne, mais elle aimait sa voix au téléphone, et toutes les histoires d'enfance que racontait Banji dans lesquelles elle incarnait une attrapeuse de lézards effrontée et téméraire, une voleuse d'agbalumo, ou une farceuse sans vergogne. Pour se faire pardonner d'avoir manqué le mariage, Toyosi avait offert à Kambirinachi de la lingerie fine en dentelle et des perles de taille nacrées. En blague, la carte qui les accompagnait disait que c'était plutôt un cadeau pour Banji, et Toyosi avait signé avec une profusion de X et de O, et avait ajouté un PS affirmant combien elle avait hâte d'enfin rencontrer Kambirinachi à Lagos.

Lorsqu'elles se rencontrèrent devant la porte de son appartement, Toyosi poussa un cri et enroula ses bras dodus autour de Kambirinachi. « Enfin, on se rencontre! » Elle recula, serra les épaules de son invitée, pencha sa tête sur le côté, et ajouta : « Tu es belle, sha! »

- Bien choisi! lança-t-elle à Banji en lui frappant gentiment l'épaule. Dieu merci vous êtes bien arrivés o, dit-elle en les menant au salon peu meublé où un ventilateur de plafond tournait paresseusement. Les lumières se tamisaient puis redevenaient brillantes, continuellement.
- Tout cet espace pour toi, Toyo? s'exclama Banji en laissant tomber ses sacs sur le sofa où s'étaient des hibiscus rouges géants. Il la serra dans ses bras comme il se doit avant de s'effondrer sur une chaise, exténué, et de tirer Kambirinachi sur ses genoux.
- Oui, ke! répliqua Toyosi. Puis, se tournant vers Kambirinachi: Es-tu toujours aussi silencieuse?

Banji se mit à rire.

- Non, ne te laisse pas avoir.

Kambirinachi leva les yeux aux ciels et sourit modestement à Toyosi.

- Désolée, j'étais distraite, pensive. J'aime vraiment ce sofa.
- Merci, mon co... la personne que je fréquente l'a fabriqué pour moi.

Elle plaça une main manucurée sur le bras de la chaise; ses ongles rouges lustrés étaient assortis aux fleurs.

- C'est vraiment magnifique, dit Kambirinachi avant d'étouffer un bâillement.
- Pas de dodo avant le souper, averti Toyosi en agitant son doigt vers Kambirinachi. J'espère que vous avez faim tous les deux.
- Trois, rectifia Banji. Kenny doit venir récupérer sa fourgonnette. Il nous rejoint pour le souper, jor no vex.
- Ce mugu me doit de l'argent pour l'essence!

Kenneth sonna la sonnette stridente et s'invita dans l'appartement. Kambirinachi était occupée à battre Banji à une partie d'Ayo, et Toyosi avait disparu dans la cuisine pour réchauffer une casserole de soupe à l'egusi.

- Baba Banji! cria Kenneth dans l'entrée en enlevant ses sandales mouillées et boueuses. Ça fait trop longtemps, mon frère!

Banji sauta du sofa et serra son vieil ami. Ils se firent une poignée de main qui impliquait quelques claquements de doigts et qui finissait par un basculement vers l'arrière et un sifflement.

- Trop longtemps! s'exclama Banji. Il tendit la main vers Kambirinachi et dit : « Kenny, voici ma femme, Kambi. Kambi, Kenny et moi avons fréquenté la même école primaire. »

En voyant Kambirinachi, les traits de Kenneth se transformèrent en une expression de pur ahurissement. Il était sûr de connaître cette femme – et de la connaître bien, son odeur, les taches blanches sur ses ongles – mais il ne pouvait absolument pas dire d'où.

Kambirinachi lui serra la main en ignorant ses yeux grands comme des soucoupes et sa mâchoire grande ouverte.

- Enchantée, Kenny.
- Sœur, no vex, mais on se serait pas déjà rencontrés?
- Je ne sais pas. Es-tu allé à l'OAU?
- Non, UNILAG.

- J'ai grandi à Abeokuta... peut-être là...?
- La famille de mon père est là, mais j'ai grandi à Ife avec Banji et Toyosi.
- En fait, j'étais à Ife aussi, peut-être que c'était là.

Un agacement commençait à grimper dans son cou et ses épaules. Kambirinachi n'aimait pas la façon dont Kenny fixait son visage, un regard intense qui était certain de quelque chose qu'elle ne pouvait ni confirmer ni réfuter.

- Bros, abeg leave my wife before I woze you. Banji s'approcha, aussi confus que sa femme était agacée.
- Jor, no vex...

À regret, Kenneth décrocha son regard du visage de Kambirinachi. Il gratta l'arrière de son cou, comme pour dissiper le malaise qui assombrissait l'espace entre leurs corps, et demanda : « Où est Toyosi dé? »

- Cuisine, indiqua Banji d'un mouvement de tête.

Après que Kenneth se fut volatilisé dans la cuisine, Banji se tourna vers Kambirinachi, les sourcils relevés.

- L'avais-tu déjà rencontré?

Kambirinachi secoua la tête et haussa les épaules.

- Non.
- Il est drôle, affirma Banji, mais son ton indiquait qu'il voulait dire quelque chose de considérablement plus sérieux.

Entre les bouchées d'eba fait avec du garri jaune et d'egusi poivré rempli à ras bord de poulet et de bouillon de poisson, les trois amis et Kambirinachi disputèrent une partie serrée de Ludo. Tous sauf Banji avaient sorti les quatre pions de leur terrain, et la course pour le carré final était serrée. La voix soyeuse de Sade Adu ruisselait de la chaîne stéréo à cassette et remplissait la pièce des rythmes voluptueux de « Smooth Operator ».

- Où est ton entrevue demain? demanda Toyosi tout en roulant les dés pour savoir de combien de carrés son pion pouvait avancer.

- Sur l'île, Ikoyi.
- À quelle heure?
- Neuf heures trente.
- Ah, vaut mieux partir autour de sept, juste pour être sûrs.
- Je peux te déposer, offrit Kenneth. Le jeune homme faisait un effort marqué pour éviter de regarder Kambirinachi. « Quel est le nom de la compagnie? »
- Dasha Microfinance, c'est une—
- Attends, c'est une blague? le coupa Toyosi, les sourcils soudainement noués en un froncement serré. Elle passa les dés à Kambirinachi et se rassit, les bras croisés sur la poitrine.
- Oui, et alors? Tu connais?
- C'est la nouvelle entreprise de mon... — elle agita la main vaguement — tu sais, de ma personne.
- Tu es sérieuse?

Le jeu s'arrêta.

Le regard de Kenneth et de Kambirinachi faisait des allers-retours entre Toyosi et Banji.

- Mais comment en as-tu entendu parler?
- C'est une des connaissances de Popsie... attends, pourquoi est-ce que toi, tu ne m'en as pas parlé?
- Ah ahn, sebi, tu sais que je n'aime pas mélanger ma vie et la sienne comme ça. Une petite moue, entre l'embarras et l'ennui, se dessina sur son visage en forme de cœur.
- Donc, est-ce que ça te met mal à l'aise?
- Eh bien, je ne peux pas t'empêcher de passer l'entrevue.
- Non, intervint Kenneth, mais tu peux le recommander à ton Oga et faire en sorte qu'il décroche le poste.
- Kenny, non, interrompit Banji. Toyosi, tu n'as pas à faire ça...
- Elle n'a pas à le faire, mais ce serait bien de sa part, dit doucement Kambirinachi.

Les trois se tournèrent pour la regarder, surpris qu'elle prenne la parole après son silence presque complet des dernières heures. La pluie avait fortement repris et le

crépitemment se mêlait au bruit de la circulation plus bas, et des nombreux bars avoisinants. Ce n'était donc pas tout à fait un silence inconfortable qui enveloppait la pièce, mais une agitation qui refusait de se dissiper, quand Toyosi ajouta finalement, « De toute façon, il est à l'extérieur de la ville, donc il ne sera pas là pour t'interviewer. »

- C'est le propriétaire de l'entreprise, rétorqua Kambirinachi d'un ton moqueur. Tu pourrais toujours appeler et lui laisser savoir que ton ami d'enfance...
- Kambi, arrête.

Banji était ferme. Kambirinachi haussa les épaules, déposa les dés, se leva et se dirigea nonchalamment vers la chambre d'ami de Toyosi.

Banji, charmant comme toujours, impressionna la vice-présidente de Dasha Microfinance, et la convainquit que son manque d'expérience serait compensé par son enthousiasme et sa volonté sincères face aux apprentissages à venir. Puisque la vice-présidente s'avérait être la femme contrariée du fondateur et qu'elle était très au courant des affaires indiscretes de son mari, elle avait décidé que la moindre des choses, c'était d'avoir un beau garçon à regarder.

En outre, malgré ses hésitations et sa nouvelle antipathie pour Kambirinachi, Toyosi se décida à recommander son ami d'enfance. Quoique, si vous demandiez à Kambirinachi, elle vous dirait que pendant que son mari dormait, elle avait murmuré des prières de chance et de faveur dans les manches et le col empesés du veston ligné qu'il allait porter à l'entrevue. Elle ajouterait qu'elle avait sucré son chemin en saupoudrant généreusement de cristaux concassés les semelles de ses mocassins en cuir brun; que c'était ce qui expliquait la réussite de Banji.

Toujours est-il qu'il l'avait décroché, ce poste très bien rémunéré qui, parce qu'il avait eu à se relocaliser à Lagos, comprenait un logement. Celui-ci se composait d'un bungalow plutôt modeste d'une chambre, dans un quartier dusty boys sur la nouvelle propriété des employeurs de Banji, à Ikoyi.

Banji et Kambirinachi se réjouissaient d'avoir mis la main sur un nid dans la capitale nationale. Avant de déménager dans le bungalow, Kambirinachi pria et tapa dans ses mains dans chaque recoin des pièces pour chasser tout esprit qui aurait appartenu aux anciens

résidents, et pour n'inviter que la bienveillance dans leur nouveau chez-eux. Puis, leurs maigres possessions encore majoritairement emballées, ils célébrèrent sur un matelas de raphia étalé à même les tuiles jaune pâle de linoléum de leur petit salon, en buvant du vin de palme – un cadeau de Kenneth – et picorant une soupe à la barbote poivrée – un cadeau de Toyosi.

## 6. Kehinde (p. 186-194)

Taiye ne se rappelle pas comment elle s'est fait cette cicatrice sur son menton, mais moi si. C'est arrivé après la mort de notre père, quand Oncle Ernest et Tantie Funke étaient avec nous, et qu'elle avait cessé de dormir dans ma chambre. À l'époque, Taiye marchait dans son sommeil, descendait d'un pas léger les escaliers dans une hébétude inquiétante. Je l'ai découverte une nuit, se balançant légèrement dans la cuisine, les yeux fermés, une fine ligne de sang qui lui coulait sur le menton. Notre mère était à côté, sa silhouette visible dans la lumière froide du frigo ouvert. Elle était émaciée, son corps mince formait une courbe sinistre grâce au reflet menaçant d'un petit couteau à éplucher dans sa main droite. La lame était propre; la coupure avait dû être nette. Les yeux de Taiye yeux bougeaient, fixant le vide, et dans sa respiration, elle murmurait.

La terreur m'a saisie, j'ai attrapé la main froide de Taiye et l'ai sortie de la cuisine. Notre mère a sursauté tout bas, mais avec horreur, tandis que nous nous dépêchions de sortir.

Notre mère est démente.

Non, je devrais dire : je pense que notre mère est démente et qu'occasionnellement, des moments de lucidité vibrante la frappent. Durant ces brèves fenêtres de clarté, elle est tendre. Sinon, elle danse entre la catatonie et le deuil.

Il y a aussi la rage. La première fois que j'en ai été témoin, c'était après la mort de notre père, après l'événement, mais avant le départ pour Londres. Durant cet incident, Taiye m'avait réveillée en me secouant les épaules. J'étais encore fâchée contre elle et j'ai commencé à me retourner quand j'ai vu l'éclat des larmes dans ses yeux.

- Quoi? j'ai demandé.
- C'est Mami.

À ce moment, j'ai entendu notre mère crier, des coups puissants, et du tapage. Nous nous sommes précipitées en bas et l'avons vue fracasser une chaise contre la porte de la chambre d'invité où Oncle Ernest et Tantie Funke avaient dormi. Ses bras frêles

soulevaient la chaise massive au-dessus de sa tête et la projetaient contre la porte encore et encore, jusqu'à ce qu'il n'en reste rien sauf deux pattes fendues.

Son visage était un brouillard. On aurait dit que ses traits avaient été frottés d'une gomme à effacer. Cela a-t-il aucun sens? Mon cerveau ne le comprend toujours pas, mais c'est ce dont je me souviens. Je m'étais tournée vers Taiye pour lui demander si elle voyait le visage de notre mère, mais ses yeux étaient complètement fermés et elle retenait sa respiration.

Sœur Bisi s'était précipitée pour nous ramener à l'étage.

Mon dieu, les nuits comme celle-là étaient si nombreuses; c'était devenu *normal*.

À présent, notre mère roucoule pendant que nous nous préparons à nous rendre à la soirée de fiançailles d'Isabella. Son sourire est authentique et bienveillant. Ça m'enrage.

« Mami, tu ne viens pas? » demande Taiye en attachant ses tresses en chignon. Je ne sais pas pourquoi elle se donne la peine : ses tresses tomberont dans quelques instants, et elle sera bien avancée. Elle porte un caftan ample en damas floral couleur crème et aux ourlets orné de broderie dorée, et son décolleté laisse voir des lignes et des vrilles qui ne peuvent provenir que d'un tatouage au buste. Ses jeans moulants sont roulés jusqu'à ses tibias. Ses yeux sont soulignés de kajal noir, le reste de son visage est nu.

Comment elle arrive à rendre élégante une tenue dépareillée et agencée en deux temps, trois mouvements, je ne le saurai jamais. Elle a l'air cool sans effort, et je me sens comme un dumpling trop plein dans ma robe de satin à motif polka et aux manches ballon qui sont supposées avantager ma silhouette, mais me font sentir comme un oreiller difforme. Ce doit être mes menstruations qui s'en viennent : je suis beaucoup trop irritable.

Notre mère nous redit combien nous sommes jolies et nous rappelle de prendre le zobo, et n'est-ce pas ravissant comment Taiye l'a versé dans ces magnifiques carafes aux bouchons de liège.

« Okay Mami. » Taiye l'embrasse sur la joue. « Repose-toi bien, appelle si tu as besoin de quelque chose, ma sonnerie est activée. »

Je me penche et la serre rapidement avant de sortir avec Taiye et Farouq. J'essaie de ne pas regarder son visage, mais je l'aperçois du coin de l'œil et suis envahie par la honte de ne pas pouvoir l'embrasser correctement juste là.

Nous marchons dans la nuit fraîche. Taiye porte deux carafes de zobo couleur rubis qui miroite dans la lumière du soleil couchant. L'un est relevé d'une pointe de gin floral, l'autre, de rhum blanc. Je tiens la main de Farouq et un petit sac avec mon téléphone et mon portefeuille.

- Comment tu te sens? je demande à Taiye. Je veux reconnaître le fait qu'elle m'ait confié son aventure avec Isabella.
- Je ne sais pas trop. Mais je te laisserai savoir si j'ai besoin de l'éviter, d'accord?
- Bien sûr.

Farouq me serre doucement la main. J'ai ma sœur d'un côté et mon mari de l'autre.

« Anemoia » est un mot que j'ai trouvé il a quelques années sur un site Web appelé le *Dictionnaire des peines obscures*. Il signifie « nostalgie pour une époque inconnue ». Je l'ai gribouillé dans mon journal, puis, quand j'ai commencé à prendre au sérieux ma pratique artistique, je l'écrivais partout sur mes toiles avant d'y apposer une couche de fond. Car même si je ne pouvais goûter le sentiment à ce moment-là, je savais l'avoir ressenti auparavant. Je le ressens encore maintenant, à la soirée de fiançailles d'Isabella. Je goûte sa saveur corsée : âcre et salée. Singulière. Je n'ai jamais été entourée de vieux amis et de membres de ma famille autant qu'Isabella l'est en ce moment, mais je ressens de la nostalgie pour ce moment. Je regarde, au ralenti, Isabella – enveloppée dans une longue robe corail qui scintille au gré de ses mouvements, sa coupe afro comme un halo brillant – qui rit et tapote gentiment l'épaule de Toki. Quelques visages familiers l'entourent, des amis du secondaire avec qui je n'ai pas réussi à rester en contact. Isabelle, elle, n'a pas failli; elle s'est occupée du jardin de sa vie et s'est bâti une communauté. Une communauté qui se présente à sa soirée de fiançailles et qui remplit sa cour de corps qui se balancent. C'est peut-être ce qui se passe lorsqu'on reste au lieu de se lancer avec enthousiasme dans la diaspora et de s'éloigner de tout ce qui nous a formé. On obtient une célébration, une familiarité, un chez-soi.

Isabella nous repère et s'exclame « Ibeji! Les jumelles sont là! » Elle se précipite vers nous, nous serre dans ses bras, et nous pousse au cœur de la célébration.

Le corps de Taiye se raidit au toucher d'Isabella; je le sens plus que je ne le vois. Elle est cordiale lorsqu'elle offre le zobo relevé, et sourit poliment au cri de joie d'Isabella.

- Isa, je te présente mon mari Farouq.

De proche, je vois que je n'avais pas halluciné – ses cheveux sont parsemés d'une poussière dorée.

- Très heureuse de te rencontrer, dit Isabella. Elle fait signe à Toki de s'approcher.

Tokumbo Pedro nageait avec nous au Ikoyi Club quand nous étions enfants. Contrairement à la plupart des garçons de notre cohorte, il portait des Speedos au lieu des shorts de bain. Quand il ne suivait pas Isabella partout comme un chiot perdu, il faisait plusieurs longueurs dans la partie creuse tandis que nous nous éclaboussions dans la partie peu profonde en jouant à Marco Polo. C'était un garçon tout mince au nez constamment bouché; je me rappelle avoir été plus grande que lui jusqu'à mon départ pour le Canada, à dix-huit ans.

Je suis donc surprise à la vue de l'homme bâti aux épaules larges et à la peau d'un acajou poli qui s'avance vers nous. Toki était un homme.

- Toks, tu te souviens des jumelles? demande Isabella.

- Bien sûr.

Sa voix sonne légèrement nasale, un vestige du garçon renifleur qui rivalisait pour obtenir l'attention d'Isabella, mais plus assurée. Il nous embrasse, Taiye et moi, sur les joues et lâche distraitement « Ça fait longtemps, how far? » Puis il offre une poignée de main ferme à Farouq.

- Longtemps, en effet.

Je souris et tente de déceler une trace d'authenticité sur la peau lisse de son visage, les replis profonds de son sourire distant, son maintien imposant. Il n'est pas difficile de repérer une personne endurcie. Quand la peau de quelqu'un s'épaissit, ce ne peut être

qu'une réponse naturelle à la saveur parfois caustique de la vie. Mais il existe un type unique d'endurcissement, une puissante volonté de réussir absolument tout ce qu'on entreprend, de piétiner n'importe qui, d'obtenir ce qu'on veut, de désacraliser tout. Quelqu'un d'autre pourrait le qualifier d'aiguisé, de masculin, d'être capable d'accomplir n'importe quoi. Mais je connaissais Toki enfant, et si on me demande mon avis, je dirais que quelque chose lui est arrivé entre cette période et aujourd'hui, quelque chose qui lui a volé un peu de sa lumière. C'est peut-être juste ce qui arrive en vieillissant. Pouvait-il me regarder et en venir à la même conclusion?

- Faites comme chez vous, dit-il froidement. Il y a en masse de nourriture.
- Merci, dit Taiye, fixant un point sur son épaule. Et félicitations, ajoute-t-elle, puis elle s'éloigne de nous pour aller vers le buffet recouvert d'assiettes de petites côtelettes et de pâtisseries lustrées.

Nos yeux la suivent jusqu'à ce que le silence oscille vers le malaise, alors je dis à Farouq, avec le plus de gaîté possible :

- Nous avons grandi ensemble, dis-je en désignant Toki et Isabella. Toki est amoureux d'Isabella depuis le premier jour. C'est précieux de les voir officialiser leur amour.

Isabella lève les yeux au ciel et se force à sourire.

- Félicitations, renchérit Farouq. Mon béguin d'enfance m'a craché au visage et m'a dit que j'étais laid, alors j'ai dû me trouver une autre patate à marier!

Il m'entoure de ses bras et me serre.

Toki sourit. Isabella rit et demande : « Depuis combien de temps êtes-vous mariés? »

- Ça vient de faire quatre ans, répond Farouq.
- Avez-vous des conseils pour nous? Isabella penche sa tête vers la droite, et ses yeux s'égarer un court instant. J'imagine qu'elle cherche Taiye, qui s'est dirigée au cœur de la fête.
- Restez chanceux, dit Farouq, et ses yeux me sourient.

- Ça ne veut rien dire. Isabella hausse les sourcils jusqu'à son front. Donnez-nous des conseils concrets, utiles...
- Veuillez m'excuser, interrompt Toki. Je dois accueillir les autres invités, mais ce fut un plaisir de te rencontrer. Il serre la main de Farouq. Et de te revoir, bon retour à la maison, me dit-il. Puis il s'en va et le visage d'Isabella se renfrogne.
- Ne nous laisse pas te monopoliser. Je place une main sur son épaule nue. Vas-y, fais tes devoirs d'hôtesse, va parader cette robe magnifique!

D'un autre sourire forcé, elle acquiesce.

- Okay... faites comme chez vous.

Puis elle part dans la direction opposée de celle de Toki.

La fête bat son plein tandis que le ciel s'assombrit, illuminé de guirlandes de petites lumières orangées et de torches qui émettent une douce odeur de citronnelle. Le rythme afro-électronique pulse dans l'air chaud de la nuit. Farouq et moi nous promenons dans le jardin, nous faufile entre les corps parfaitement habillés et lourdement parfumés des invités d'Isabella et de Toki. Nous passons par le buffet pour grignoter des gésiers poivrés, des rouleaux impériaux, et des brochettes grillées de poulet suya. Nous balayons les moustiques de la main et recevons joyeusement des verres de bière et de malt au bar. Je souris à tous ceux et celles que je reconnais, mais ressens une grande timidité, comme une toile d'araignée épaisse qui m'empêche d'initier des conversations. La plupart des gens sont distants (tout en restant stylés) et exsudent un air de profond désintérêt envers quiconque n'est pas confortablement intégré à leur cercle – socialement et littéralement. Je transpire à travers le satin de ma robe, et mes pieds m'élancent à force de me tenir debout en talons, alors j'enlève mes sandales. Le gazon est chaud et sec; des souvenirs de roues pieds nus dans cette même cour me reviennent en tête. Rapidement suivis de souvenirs de Taiye qui pleurait dans son oreiller durant les vacances où Isabella avait arrêté de nous parler.

Farouq danse derrière moi, ses bras encerclent ma taille. Il accepte tout sans sourciller, déterminé, comme toujours, à passer un bon moment.

- Ça va? me murmure-t-il à l'oreille gauche, et sa respiration enlacée d'alcool me taquine.
- Ça va, je réponds, au moment où je repère Taiye assise en tailleur dans le gazon à côté d'une clôture couverte de mousse. Elle est en périphérie d'un petit cercle d'invités, riant avec les autres des paroles d'un homme mince à la peau brun clair.

Je tire Farouq vers le groupe, et nous nous assoyons à côté de Taiye. Elle me sourit, et ses yeux sont des fentes fatiguées injectées de sang. Elle prend ma main dans la sienne. « Ce gars-là est drôle », dit-elle. Elle balaie un moustique qui bourdonne près de mon nez, avant de retourner son attention vers lui.

- Na so I been tell this my friend, “O girl, if you get sense you go stop to dey wear pant go man house.” But she no like to dey hear word, dit l'homme à la peau claire en tirant sur son oreille pour accentuer son propos.
- This kind world where we dey, continue-t-il, en gesticulant des mains d'une manière que j'identifie comme fèm après avoir remarqué son vernis à ongle noir mat, these men dey use their girlfriend pant dey do juju, dem dey try teef person destiny.

Le groupe continue à se tordre de rire, et je tente de traduire pour Farouq entre deux éclats de mon propre rire.

- Il dit qu'il a une amie à qui il dit toujours de ne pas porter de sous-vêtements lorsqu'elle ramène des hommes chez elle pour la nuit parce que certains d'entre eux font du juju avec les culottes des femmes.
- Du juju? demande Farouq.
- De la magie noire, pour leur apporter de la bonne fortune – non, plutôt pour dérober la bonne fortune des femmes à leur avantage.
- Ça existe? demande Farouq trop fort, si bien que l'homme à la peau claire l'entend.
- Yes ke, it is something o! C'est qui, cet oyimbo?
- C'est mon beau-frère Farouq, dit Taiye. Et ma sœur, Kehinde.

Le groupe au complet se tourne vers nous pour nous regarder.

- Ah, where dem come from?

Il rit. « Je ne les avais même pas vus s’asseoir. »

- Moi c’est Star.

- Enchanté, Star, dit Farouq. Je veux en savoir plus sur cette histoire de juju.

Dans sa bouche, juju sonne comme *joujou*, et c’est assez pour faire retentir d’autres rires.

- Ah, Kehinde, your oyimbo bobo wan sabi do *joujou* for you! Na to run now!

Star s’esclaffe à sa propre blague et tout le monde le suit.

Isabella est là, tout à coup. « Dem no sabi now. » Elle rit. Ses yeux sont rouges, et la transpiration assombrit la couleur corail de sa robe autour de son cou et sous ses bras. Elle continue avec un hoquet. « Na ajebutter dem be, posh girls, innit. » Elle vacille avant de se laisser tomber dans la pelouse à côté de Star.

- Wetin *you* sabi? demande Star en l’entourant d’un bras. As if you sef no be ajebutter.

Doucement, il prend la bouteille verte à moitié pleine de Heineken de sa poigne maladroite.

Isabella pose sa tête dans le creux de l’épaule de Star, puis me regarde avec des yeux alanguis.

- Kehinde, es-tu heureuse?

- Moi? je demande bêtement, sentant la vague chaude des regards de tout le monde sur moi.

- Oui, toi, confirme Isabella. Ton mariage est-il heureux? Étais-tu heureuse avant de te marier? Es-tu heureuse maintenant? marmonne-t-elle, les yeux fixés sur mon visage de plus en plus chaud.

- Eum... La poigne de Taiye sur ma main se crispe légèrement. Je suis heureuse dans mon mariage, oui.

Je regarde Farouq, et il me sourit. Des perles de transpiration parsèment son front et roulent sur ses tempes. Je continue.

- Et puis, indépendamment de mon mariage, je suis parfois heureuse, parfois malheureuse, parfois neutre... comme quand je n'étais pas mariée. Parfois, je pense que quand des choses douloureuses arrivent, mes émotions le reflètent... et des choses douloureuses sont arrivées...

Taiye porte ma main à sa bouche. Ses lèvres sont chaudes et sèches lorsqu'elle embrasse mes jointures.

- Mais c'est la vie, dis-je pour conclure, juste au moment où Taiye se lève pour partir.

Isabella regarde Taiye s'en aller, et elle frappe Star sur le bras.

- Tu vois ça? demande-t-elle, sa voix se faisant de plus en plus aiguë à chaque mot. See as she dey look am, as she dey look her husband? You no fit buy am, that *look*, you no fit buy am for market.

Sa voix tremble, et le groupe reste silencieux pendant qu'elle continue.

- Tu sais quand j'étais à l'uni, à Reading, je voulais me tuer. Elle serre les poings pour accentuer ses paroles, puis tente de se mettre debout, mais Star lui serre fermement les épaules. Je me suis traînée chez un psychologue parce que je ne comprenais pas.

Des larmes ruissellent sur ses joues, créant des sillons noirs et boueux de mascara et de fond de teint.

- Quand j'en ai parlé à ma mère, elle a dit que c'était parce que je n'avais pas souffert dans la vie, parce que je suis half-caste, et que tout a toujours facile pour moi. Donc n'importe quel petit problème et je veux juste kpeme. Elle trace un doigt en travers de sa gorge avant d'éclater en saccades de rires qui tendaient vers l'hystérie.
- Half-caste? me demande Farouq en un chuchotement.

- Métissé, en partie blanche, je réponds. C'est un peu tordu, mais ce n'est pas une insulte ici.
- Vous savez quoi? reprend Isabella. Je ne suis *pas* heureuse. *Rien* ne me réjouit. Elle étend les bras en geste de capitulation. Je n'étais pas heureuse avant d'être fiancée; je ne suis pas plus heureuse maintenant; je ne serai pas plus heureuse une fois mariée. Je sais qu'on n'est pas supposé l'admettre, mais na so we see am.

Deux femmes du cercle murmurent quelque chose d'inintelligible, se lèvent et partent. Nous regardons Isabella disjoncter durant sa propre soirée. Je me sens triste pour elle, je sens une plaie béante s'ouvrir dans mon ventre. Je veux la rejoindre et l'amener loin de ce public, mais elle continue. « Cette chose, le bonheur, est-ce vraiment un luxe? Suis-je une idiote de vouloir être heureuse dans la vie? Je me sens comme si, comme si on ouvrait mon corps, nothing go dey inside. As is say I be empty box! » Elle tape un moustique sur son bras nu et se tourne pour faire face à Star. « Abi I dey craze? I no fit pretend now, plaide-t-elle. I no wan live my whole life just dey pretend pretend. I no say we go never gree say sometimes no matter how much money, how many connections person get, if something just no dey correct inside here. » À deux doigts, elle se frappe les tempes tellement fort que sa tête penche, et se donne au coup au sternum. « Mais personne, pers... » Elle laisse tomber sa tête entre ses mains et fond en larmes.

C'est difficile de comprendre ce qu'elle dit par la suite, sa voix est étouffée par ses mains, mais je pense qu'elle dit « Je veux seulement être heureuse... »

Star la serre fort.

Je veux l'atteindre et toucher son bras. Le cercle se disperse lentement, avec raideur, pendant qu'elle pleure. Certaines personnes offrent des mots confus de sympathie, lui frottent délicatement l'épaule, avant de partir vers des zones moins lugubres de la fête. La musique est plus forte que les pleurs d'Isabella. Je suis raisonnablement certaine que la plupart des invités ne savent pas que leur hôtesse se trouve présentement dans les affres volatiles d'une crise émotionnelle. Je parcours tout de même la fête du regard de là où je suis assise. Oui, quelques regards furtifs vont dans notre direction, mais la plupart des gens semblent joyeusement ignorants de la situation.

Puis il y a Toki, assis parmi une poignée d'amis sur des chaises de jardin blanches, qui boivent du cognac dans des verres droits. Il regarde directement Isabella pendant qu'elle tremble dans les bras de Star. Son visage ne laisse rien transparaître, ses traits sont nets, opaques.

Je tire le bras de Farouq. « Chéri, viens, on va trouver Taiye. »

Avant de partir, je prends la main d'Isabella et l'invite à la maison pour un déjeuner, un lunch ou un souper, ou pour aller nager au Ikoyi Club durant la semaine. Elle regarde mon visage un long moment et hoche la tête avant de dire, « Dis à Taiye que je suis désolée. »

## Conclusion

Par cette traduction de *Butter Honey Pig Bread*, nous avons voulu donner à voir ce à quoi ressemblerait des stratégies de traduction inspirées des études postcoloniales, qui, en mettant l'accent sur les dynamiques linguistiques en contexte postcolonial, nous ont poussé à conserver les formes linguistiques subalternes en traduction, autrement dit à ne pas les traduire et les faire passer du côté du pouvoir colonial. Les différentes stratégies de traduction employées permettent de conserver au mieux la richesse hétérolingue du texte en se fondant principalement sur les techniques de subversion de la langue mobilisées par l'autrice. Il va sans dire que nos connaissances linguistiques des langues parlées au Nigéria sont inexistantes. C'est pour cette raison que nous sommes restés aussi près du texte original pour imiter sa façon d'intégrer les différentes formes d'hétérolinguisme dans notre traduction. Nous tenons à souligner que ce mémoire-ci n'aurait probablement pas vu le jour si son directeur n'avait pas lui-même été locuteur du pidgin, ainsi que spécialiste des questions linguistiques et traductionnelles en Afrique de l'Ouest. L'apport de ce dernier a été crucial pour nous assurer de produire une traduction hétérolingue qui respecte les façons de parler en Afrique de l'Ouest.

Les différentes stratégies adaptées à chaque type d'hétérolinguisme permettent de rester au plus près de l'effet produit par l'autrice dans son texte, c'est-à-dire piquer la curiosité et l'intérêt du lectorat anglophone en n'offrant qu'une explication partielle des phrases en pidgin et cultiver un sentiment d'appartenance chez les lecteurs d'Afrique de l'Ouest afin qu'ils sentent qu'on s'adresse directement à eux.

Notre traduction n'est que l'une des infinies traductions possibles, l'une des lectures possibles de ce texte foisonnant. N'ayant eu que très peu accès à l'autrice elle-même, nous avons opté pour une traduction qui reste près du texte de départ grâce à une analyse fine des mécanismes de l'hétérolinguisme. Une autre stratégie de traduction possible qui se serait inscrite dans une démarche plutôt décoloniale aurait été la traduction en collaboration, qu'on

préconise de plus en plus ici, au Canada. En effet, une collaboration avec une ou plusieurs autres personnes qui, idéalement, possèdent un bagage culturel semblable à celui de l'autrice ou de l'auteur du texte de départ permet d'ouvrir ses horizons, d'atteindre une compréhension approfondie de la culture de départ et de produire une traduction qui évite les écueils comme l'exotisation, l'assimilation ou l'effacement. Mentionnons aussi qu'il aurait été possible d'aller plus loin en matière de décolonisation pour ce projet. Arianne Des Rochers avance d'ailleurs dans un récent article sur la traduction des littératures autochtones que les stratégies de traduction dites éthiques seulement textuelles ne sont pas suffisantes, et qu'il faudrait « interroger davantage les conditions matérielles dans lesquelles on fait ce travail, ainsi que celles dans lesquelles on vit tout court. » (*Spirale*, 2023, p. 22). S'opposer concrètement à la colonisation et aux systèmes d'oppression qui en découlent dans notre vie, et pas seulement en traduction, devient incontournable dans une optique de traduction réellement décoloniale.

Cela dit, nous souhaitons que cette traduction donne à voir à d'autres personnes du milieu de la traduction, de l'édition et de l'université une autre possibilité en traduction littéraire. Plus que tout, nous souhaitons que les lecteurs et lectrices francophones d'Afrique de l'Ouest se reconnaissent dans ce texte, étant un des lectorats visés par la traductrice.

Enfin, nous pensons que ce travail pourrait être utile aux traducteurs et traductrices qui auraient besoin de justifier auprès d'un éditeur ou une éditrice leur choix de ne pas traduire, expliciter et baliser l'hétérolinguisme dans le roman qu'ils et elles traduisent.

## Bibliographie

### Livres

Ashcroft, B., Griffiths, G. Tiffin, H. (2003). *The Empire Writes Back: Theory and Practice in Post-Colonial Literatures*. 2<sup>nd</sup> ed. Taylor & Francis.

Bandia, P. F. (2008). *Translation as reparation: writing and translating in postcolonial Africa*. Kinderhook, St. Jerome Pub.

Berman, A. (1999). *La Traduction et la lettre : ou l'Auberge du lointain*. Seuil.

Derrida, J. (1986). *Schibboleth, pour Paul Celan*. Galilée.

Gansel, M. (2022). *Traduire comme transhumer*. Éditions de la Coopérative.

Giroux, D. (2019). *Parler en Amérique. Oralité, colonialisme, territoire*. Mémoire d'encrier.

Grutman, R. (1997). *Des langues qui résonnent : L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*. Fides-CÉTUQ.

Meschonnic, H. (1999). *Poétique du traduire*. Verdier.

Saro-Wiwa, K. (1994). *Sozaboy*. Longman African Writers.

Saro-Wiwa, K. (1998). *Sozaboy (Petit minitaire)*. (traduit par S. Millogo et A. Bissiri). Actes Sud.

Spivak, G. (1993). *Outside in the Teaching Machine*. Routledge.

Suchet, M. (2014). *L'imaginaire hétérolingue : ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*. Classique Garnier.

Suchet, M. (2009). *Outils pour une traduction postcoloniale*. Éditions des Archives Contemporaines.

Thiong'o, N. w. (1986). *Decolonising the Mind*. James Currey.

Venuti, L. (1995). *The Translator's Invisibility*. Routledge.

Zabus, C. (1991). *The African Palimpsest*. Brill.

Zabus, C. (2018). *Le palimpseste africain: Indigénisation de la langue dans le roman ouest-africain europhone*. Karthala.

### **Chapitres d'ouvrages collectifs**

Bandia, P. F. (2013). « Translation and Current Trends in African Metropolitan Literature », dans Batchelor, K. et Bisdorff, C. (dir.), *Intimate Enemies*. p. 235-252.

Denti, C., (2021). « Traduire l'hétérolinguisme ou aller au-delà du public monolingue ». Réflexions à partir de textes postcoloniaux francophones », dans Lederer, M. et Stratford M. (dir.), *Culture et Traduction : Au-delà des mots*, p. 111-122

### **Articles**

Bandia, P. F. (2001). « Le concept bermanien de l'«Étranger» dans le prisme de la traduction postcoloniale ». *TTR*, 14(2), 123–139. <https://doi.org/10.7202/000572ar>

Bandia, P. F. (1996). « Code-Switching and Code-Mixing in African Creative Writing: Some Insights for Translation Studies ». *TTR*, 9(1), 139–153. <https://doi.org/10.7202/037242ar>

Bandia, P. F. (2012). « Postcolonial literary heteroglossia: a challenge for homogenizing translation », *Perspectives*, 20:4, 419-431, DOI: 10.1080/0907676X.2012.726233

- Bissiri Amadou. 2000. « De Sozaboy à Petit Minitaire. Par-delà la traduction, les enjeux ». In: *Anglophonia/Caliban*, n° 7. *Seuils / Thresholds. Les littératures africaines anglophones / Anglophone African literatures* pp. 211-223. <https://doi.org/10.3406/calib.2000.1405>
- Buzelin, H. (2006). « Traduire l'hybridité littéraire : réflexions à partir du roman de Samuel Selvon ». *Target* 18(1), pp. 91-119(29). <https://doi-org.lib-ezproxy.concordia.ca/10.1075/target.18.1.06buz>
- Courtois, C. (2019). « Les écrivain·e·s nigérian·e·s de la troisième génération et la construction identitaire (Bildung) : panorama du roman nigérian depuis les années 2000 ». *Études littéraires africaines*, (48), 207–221. <https://doi.org/10.7202/1068443ar>
- Denti, C. (2017). « L'hétérolinguisme ou penser autrement la traduction ». *Meta*, 62(3), 521–537. <https://doi.org/10.7202/1043946ar>
- Des Rochers, A. (2023). « Réflexions inachevées sur la traduction des littératures autochtones ». *Spirale*, 284, 18-23.
- Farina, A. (2011). Les « Realia francophones » dans les dictionnaires : le modèle d'une traduction exotisante. *Éla. Études de linguistique appliquée*, 164, 465-477. <https://doi.org/10.3917/ela.164.0465>
- Unuabonah, F. O. et Oladipupo, R. O. (2018). « “You're not staying in Island sha o”: O, sha and abi as pragmatic markers in Nigerian English », *Journal of Pragmatics*, Vol. 135 (8-23). <https://doi.org/10.1016/j.pragma.2018.07.007>.

### **Texte traduit**

Ekwyasi, F. (2020). *Butter Honey Pig Bread*. Arsenal Pulp Press.

## **Sources Internet**

Ekwuyasi, F. (4 octobre 2021). A conversation about African queerness and the writing life.

Xtra\*. <https://xtramagazine.com/culture/books/african-queerness-sekyiamah-ekwuyasi-209755>